PHILOSOPHIE DU VOYAGE

Eugène Delacroix – « les femmes d'Alger » 1834

JEAN-LOUIS CHEVREAU – Conférences de l'Institut municipal - 2009

PHILOSOPHIE DU VOYAGE

« Je pérégrine très saoul » - Montaigne : Essais (« De la vanité »)

Band-e Amir Afghanistan 07/66

A Louise et Romane
pour tous les voyages
que nous ferons ensemble.

Mercredi 18 novembre : Première partie

Tristes Tropiques (photos Claude Lévi-Strauss)

Introduction : J'en commencerai, comme souvent, par l'exposé des raisons qui m'ont fait choisir ce thème : Philosophie du voyage.

Selon moi, la philosophie et les problèmes qu'elle soulève, s'origine dans un vécu, dans des expériences que la vie nous propose. *Ce n'est pas la philosophie qui alimente la vie, c'est la vie qui alimente la philosophie.* C'est donc à partir de ce désir de voyager, depuis mon adolescence, que je vais rechercher les éléments nourriciers ou fécondants de l'autre aventure de ma vie : la philosophie.

Très jeune, comme beaucoup d'enfants de mon âge, j'étais attiré par les cartes de géographie, les photos et les gravures de nos livres scolaires représentant des peuples, des coutumes ou les paysages des « pays lointains », comme l'on disait alors. J'aimais aussi les récits d'aventures des explorateurs, des marins et des aventuriers, et par tempérament, j'ai toujours voulu voir ce qui se passait derrière la colline. J'ai goûté avec bonheur les quelques voyages en Europe avec mes parents, puis dés l'âge de dix-sept ans, j'ai commencé à voyager seul ou avec un camarade, dans des conditions rudimentaires, voyages difficilement réalisables aujourd'hui, puisqu'ils se faisaient en auto-stop.

Attiré par l'Orient, mon premier voyage fut pour la porte de l'Orient, Istanbul. Cet entremêlement d'Orient et d'Occident m'avait fasciné. La rencontre de ces deux cultures

m'obligeait à me demander si l'on avait affaire à une déculturation, cas où les Turques seraient fascinés par l'occident qu'ils veulent imiter, ou à une acculturation, produisant une forme originale et féconde, à partir des deux cultures. Il me semble que l'opposition, acculturation / déculturation est en toujours d'actualité, pour bon nombre de sociétés extra occidentales. La visite de la maison de Pierre Loti, sur les rives du Bosphore, m'avait mis sur la route des écrivains voyageurs. Je dois avouer qu'à 17 ans, je n'avais pas assez de jugement critique pour voir le côté quelque peu suranné de cet orientalisme, que représente la littérature de Pierre Loti, et une bonne partie de celle des grands écrivains du 19ième siècle.

Le voyage en auto-stop avait deux grands avantages : il ne nécessitait pas un gros budget, et me faisait vivre des rencontres exceptionnelles, avec les personnes des pays traversés qui me transportaient, et parfois m'hébergeaient. Le second voyage, en 1966, réalisé lui aussi, en stop, et dans le temps de mes grandes vacances scolaires, me conduisit jusqu'en Afghanistan. A Kaboul j'ai croisé la route de Kessel, qui habitait dans le même hôtel. J'ai été très impressionné en l'entendant toute la nuit taper à la machine à écrire. Il devait écrire à cette époque « les Cavaliers », et peut être inspiré par le spectacle que j'ai vu, beau et intense, le sport national afghan : le « bouzkachi ». C'était alors un pays en paix, et c'est avec une certaine amertume que je regarde une photo de moi posant devant le grand Bouddha de la vallée de Bamian. Les talibans n'étaient pas encore passés par là.

Un ami me disait que la différence entre la marche et le voyage réside dans les étapes pour l'un, et entre les étapes pour l'autre. Ce qui n'est vrai qu'en partie. C'est le cas si l'on prend par exemple l'avion d'un point à un autre, mais sur la route du voyage en stop, en voiture ou en autobus, le voyage c'est déjà la route. La route était longue parfois, et la traversée des grands plateaux comme celui d'Anatolie, des montagnes du Kurdistan, ou celle des déserts d'Iran et d'Afghanistan, était une épreuve physique et psychologique déterminante. Nicolas Bouvier, dont j'ai connu l'œuvre bien plus tard, et qui a fait ce voyage dans les années cinquante, parle fort justement, dans ce très beau livre et merveilleusement intitulé : « L'usage du monde », d'une initiation, et même d'une métamorphose. En effet, le voyage réalise un passage, qui a signifié pour moi, non seulement le passage de l'enfance à l'âge adulte, mais aussi un passage plus important, le goût de la découverte et de l'étonnement devant la variété des hommes, des cultures, et des paysages. Etonnement qui traduisait aussi la découverte de ma propre étrangeté, celle que me faisait sentir le regard des autres, et qui me fait dire qu'à l'étranger, on devient étranger à soi même, en quelque sorte. J'avais enfin une perspective nouvelle sur moi-même et sur ma position de français, d'occidental. J'avais commencé à me sortir de cette emprise, de l'éducation, et de mes idées reçues. En fait le voyage ce n'est pas dés l'abord la possession de l'autre et de ce qui nous semble exotique, au contraire, le voyage est une invitation au dépouillement de soi. Nicolas Bouvier a cette tranchante expression : « On voyage pour que la route vous plume, vous rince, vous essore ». C'est en cela que le voyage est subversif, avec soi-même j'entends, et c'est aussi cela qui distingue le voyageur et le touriste, car le touriste est souvent plus conformiste. Lors de mes premiers voyages dans les années 60, je croisais parfois quelques hordes de touristes, bien que le tourisme de masse n'existât pas encore. Dans l'état d'esprit qui était le mien à cette époque, il va de soi que je ne fréquentais pas « ces gens-là ».

L'année de mon bac, mes parents m'offrirent un billet « charter », pour Paramaribo en Guyane hollandaise, appelé le Surinam. Muni de ce billet et de quelque argent gagné à la cueillette des pommes, j'ai choisi de me rendre en Amazonie. Pourquoi l'Amazonie ? Je me destinais à l'étude de la philosophie, qui elle aussi, autant que les voyages, fût un véritable dépaysement, une nouvelle exploration, une seconde leçon spirituelle, puisque cet enseignement, dés ma première initiation, consista pour ma pensée, à s'exiler de tout appui antérieur, rassurant et passif. Cependant ma lecture débutante d'ouvrages d'ethnologie m'avait fascinée. Le « Tristes Tropiques » de Lévi-Strauss, m'avait ébloui, et je considère toujours ce livre comme l'un des plus beaux du vingtième siècle. Il est vrai que dans cet ouvrage, il écrit : « Je hais les voyages ». Quel paradoxe cependant, puisque son œuvre a déclanchée de nombreuses vocations, de voyageurs, ou d'ethnologues. La lecture de son œuvre m'apportait non seulement la découverte de peuples échappés de l'histoire, peuple sans histoire, ou d'une histoire froide, comme le dit Lévi Strauss, mais aussi une méthode d'observation, particulièrement par son travail, sur les mythes, ou sur les structures de la parenté, qui devenait éclairant pour nous faire comprendre la vitalité culturelle de ces peuples, contrairement à l'opinion commune, à laquelle la conquête coloniale nous avait accoutumée. Peut-être faut-il ajouter, pour comprendre cette fascination pour ces indiens d'Amazonie, l'attirance quelque peu libertaire, pour ces peuples sans Etat.

Les travaux de Robert Jaulin et de Pierre Clastres déclanchèrent aussi dans mon esprit de jeune homme, un sentiment de révolte contre tout ce que la civilisation occidentale faisait vivre à ces pauvres indiens. Bref, je voulais voir les indiens ! Les quelques temps passés avec les indiens « Pacas Novas », du territoire brésilien du Rondonia, ne m'ont certes pas appris grand chose sur leur culture, mais au moins ceci :

qu' « il faut d'abord apprendre à se connaître, comme le dit Lévi Strauss, à obtenir d'un soi, qui se révèle comme autre au moi qui l'utilise, une évaluation qui deviendra partie intégrante de l'observation d'autre soi ». Cette analyse de l'auteur de « La pensée sauvage » est extraite d'un texte sur l'œuvre de Rousseau : « Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme », qu'il considère comme le premier des anthropologues, et pour plusieurs raisons : à la fois, pour le voyageur que fût Rousseau, ainsi que pour son exploration philosophique de l'homme originel (« Discours sur l'origine des inégalités »), mais aussi pour être l'auteur des « Confessions ». C'est ainsi qu'il faut comprendre, comment la saisie de « l'autre comme un je », suppose la reconnaissance de « je comme un autre ». J'ai découvert alors, que ma route resterait longue et difficile, que c'était le chemin même de mon existence, et qu'il me faudra apprendre humblement, à cheminer pas à pas.

Il y eu d'autres voyages, en Inde et en Indonésie particulièrement, et qui devaient participer de ce rêve oriental, le rêve d'un Orient fabuleux et fascinant, dont les figures légendaires de Conrad, Segalen,ou Malraux, avaient dû nourrir mon imagination. Car nous le verrons, comme le dit Céline, dans son célèbre « Voyage au bout de la nuit » : « Voyager, c'est bien utile, ça fait travailler l'imagination ». L'imagination nourrit le voyage qui la nourrit en retour. Nous verrons plus précisément ce qu'a signifié l'orientalisme, sous ses formes littéraires et romantiques, ou scientifiques, depuis le 18ième et 19ième siècle.

Pour parler encore de mes expériences fécondes en voyages et en voyageurs, j'ai eu le bonheur de rencontrer Jacques Lacarrière en Indonésie, puis chez nous à La Possonnière où il est venu pendant quelques temps. Nous l'avions également invité pour une soirée avec la Société Angevine de Philosophie. Il restera toujours pour moi le modèle du voyageur, qui voyagea avec peu d'argent, et qui avoue même que c'est à ce manque d'argent qu'il doit d'avoir connu la Grèce telle que les grecs du peuple la vivent. Je cite un passage de « L'été grec » : « Aujourd'hui encore, si la rencontre de la beauté ou de la vérité est à ce prix, je coucherai dehors et me nourrirai de pain et d'olive tout le temps qu'il le faudra. C'est le but seul qu'il ne faut jamais perdre de vue, a fortiori lorsqu'il s'agit de voyages ». Nous aurons l'occasion de revenir sur le sens que Jacques Lacarrière donne du voyage et son implication dans le mouvement de sa pensée. Nous aurons aussi l'occasion de retrouver chez ce poète, les vertus de la marche, car la marche constitue le mode le plus naturel du voyageur. Je participe aussi comme toute ma génération et pour les plus jeunes aussi, à ce grand plaisir de la randonnée, et le plus souvent en montagnes.

Enfin mon expérience de voyageur s'est également doublée d'une vie professionnelle d'expatrié en différentes occasions : aux USA d'abord, comme coopérant enseignant en Louisiane, pour mon service militaire, puis en détachement aux Affaires Etrangères en Indonésie, au Lycée Français de Jakarta, puis dans les DOM, en Martinique. L'expatriation est une autre manière de rencontrer le monde, mais ce n'est pas à proprement parler un voyage. Disons que c'est un apprentissage d'une vie dans la culture des autres, et à commencer par l'apprentissage de leur langue.

J'en finis là avec mes expériences de voyageur.

Je voudrais dire un mot, sur le sens et l'usage que je fais du mot voyage, en précisant que la distinction entre toutes ces catégories de voyages et de voyageurs n'est que formelle, car dans la réalité, les modalités des voyages, leurs finalités, sont aussi mêlées et changeantes que les voyageurs eux- mêmes. J'appelle voyage tout déplacement qu'une personne fait dans l'espace, pour quelques raisons que ce soit, et sans nécessité d'un extrême éloignement, en étant cependant, d'un autre but que ceux que nous faisons quotidiennement. Par contre la définition du touriste, selon le Ministère, précise qu'il s'agit d'un déplacement de plus de vingt-quatre heures, hors de sa résidence nationale. « Hors de sa résidence nationale », pour le touriste, alors que le voyage peut se faire dans son propre pays.

J'ajoute que le voyage peut être tout autant imaginaire, comme les voyages de Jules Verne, que réel, bien qu'il puisse être tout les deux à la fois.

Le voyage a pu se faire par des moyens très divers : - par la conquête militaire (Descartes a voyagé en suivant une armée, ou les savants voyageant avec Napoléon en Egypte). - ou bien par volonté commerciale (comme Marco Polo ou même Rimbaud). - ou pour survivre (comme le furent toutes les migrations et tous les nomadismes depuis l'origine de l'homme). - ou par goût de l'exploration (les grands explorateurs comme Gallieni, Amundsen ou Stevenson). - ou par goût de l'exotisme (comme les voyages en Orient des écrivains romantiques du 19ième siècle). - ou pour le plaisir de la découverte et de la contemplation (comme Montaigne, mais aussi, comme un certain tourisme exigeant). - ou par désir d'aventure (comme Henri de Monfreid). - ou par volonté de savoir et de comprendre (Comme l'anthropologue Lévi- Strauss). - ou par un appel mystique (les Saints, les prophètes et les missionnaires). ou par goût du risque et de l'extrême (les navigateurs comme Alain Gerbault, - ou les grands marcheurs comme Théodore Monod, aussi grand connaisseur du Sahara). - par vocation poétique ou philosophique (comme Rousseau, Nietzsche, Kenneth White, Kerouac, Jacques Lacarrière ou Michel Lebris)… Il faut aussi faire remarquer que les différences entre toutes ces formes de voyages et de voyageurs se mêlent souvent dans les faits.

Et enfin, dernier point : selon moi, le sens du voyage ne nécessite pas un extrême éloignement (comme ces marcheurs urbains que sont Modiano et Le Clézio. « Au coin de la rue, l'aventure », selon Bruckner et Finkielkraut), et de même, sans privilégier un mode de voyage plutôt qu'un autre (à pied, à cheval, en voiture, en bateau, en avion…). J'ai dit que le voyage pouvait ne pas être très éloigné, quoique nous appelons touriste, le voyageur qui parcoure des pays étrangers et par seule curiosité.

Quant à la manière de m'y prendre pour développer ce sujet : d'une part, je vais cependant me permettre un certain vagabondage philosophique, ce qui ne veut pas dire une errance, car mon but est fixé, j'ai un point de repère, un point cardinal pour ma navigation. D'autre part, je vais faire comme souvent pour d'autres sujets, je vais prendre des chemins de traverses, en glissant vers d'autres domaines que la stricte philosophie ; je revendique le métissage de mon discours. Je vous propose donc un voyage avec moi, en vous prévenant que je ne prendrai pas les autoroutes, mais les chemins non balisés, et qu'il pourra m'arriver de faire comme Montaigne en voyage, de revenir sur mes pas. Mais je peux faire aussi comme Jules Verne, sauter les époques et les espaces, et faire le tour du monde en ballon en 80 jours.

Cependant je n'oublie pas la raison de ma présence ici : ce sont des cours de philosophie et je m'appliquerai à des exposés didactiques, faisant explicitement références à des thèses philosophiques et à des auteurs philosophes ou intéressant la philosophie.

Exposons maintenant, les différentes parties correspondant aux six séances de cours, de novembre à décembre, en précisant les problèmes et les approches de chacune d'elles. Notre première rencontre, celle d'aujourd'hui, outre la présentation que je viens de faire sur le choix personnel du thème : philosophie du voyage, et de l'exposé des différentes parties, comportera une première analyse sur un voyage mythique, qui constitue en lui même l'essence du voyage, tel que les grecs l'ont perçu : il s'agit du voyage d'Ulysse, dans l'Odyssée d'Homère.

Plan des six séances

Mercredi 18 novembre: Première partie

Introduction :
1 - Présentation du thème.
2- Problématique des six séances.
3- *Le voyage commence avec son propre mythe* :
Le voyage d'Ulysse (les défis de l'intelligence nomade). Nous confronterons ce mythe grec avec la Bible ; deux grands voyages à la recherche de l'âme humaine, et de sa purification.

Mercredi 25 novembre : Deuxième partie

Nature et sens du voyage.

Nous interrogerons la nature de cet « Homo Viator », dont le nomadisme est son origine. Puis nous distinguerons ce nomadisme, de l'errance, et je prendrai comme exemple le mythe de Caïn (Caïn ou le voyage sans retour). En approfondissant l'esprit du voyage, nous rendrons compte du sens de l'aventure ; de l'aventure humaine dans le développement de son espèce et dans la conquête de son espace vital, la terre, le monde.

Nous verrons également en quoi le voyage a fondamentalement une vertu initiatique : n'est-il pas le chemin qui nous ouvre au désir de liberté ? Nous prendrons en exemple le 18ième s. où l'esprit du voyage rencontre celui de liberté, chez un Montesquieu, une Madame de Staël, ou un Diderot.

Enfin, le sens du voyage, c'est aussi celui qu'explore l'imagination, dans l'esprit créateur des écrivains. Quoi de plus exemplaire que les « Voyages extraordinaires » de Jules Verne ?

Mercredi 2 décembre : Troisième partie

Le regard des voyageurs (première partie) : Le regard éloigné.

L'esprit du voyage s'est incarné dans une histoire, dans des cultures, et par des hommes. Nous en commencerons par les découvreurs des mondes nouveaux, le regard qu'ils portèrent sur ces hommes qu'ils appelèrent « sauvages », et qui nourrira, avec ses contradictions, l'humanisme naissant. C'est à Montaigne que nous nous adresserons, pour comprendre les enjeux de cette rencontre avec l'autre. Montaigne le voyageur, Montaigne en mouvement, Montaigne l'humaniste et le philosophe de la tolérance.

Puis nous partirons avec Descartes et nous verrons aussi comment sa philosophie se nourrit du regard d'un grand voyageur qu'il fut presque toute sa vie. Enfin, nous profiterons de l'éloge que Claude Lévi-Strauss fait de Rousseau, comme « fondateur des sciences de l'homme », pour approfondir le sens de ce regard éloigné, chez l'auteur du « Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes » et des « Confessions »

Mercredi 9 décembre : Quatrième partie

Le regard des voyageurs (deuxième partie) : Orientalisme et exotisme

Le voyage naît d'un désir profond dés l'origine de l'homme, mais il peut prendre des directions différentes. Un des désirs forts fût sans aucun doute le désir d'Orient. Nous nous attarderons sur ce que l'on a appelé l'Orientalisme, qui désignera non seulement tout une école de peinture, mais aussi des œuvres littéraires (d'Hugo ou de Flaubert en passant par Nerval) et des œuvres scientifiques. Nous verrons que cette notion d'orientalisme pose un problème : S'agit-il d'un savoir véritable ou d'une illusion occidentale ? Nous pourrons également mieux déterminer les significations que l'on peut donner à une autre notion importante qui traverse le regard de l'Occident : l'exotisme.

Mardi 15 décembre (19h.) : Cinquième partie

La philosophie comme manière de voyager.

En parodiant le titre du beau texte de Pierre Hadot : « la philosophie comme manière de vivre », nous allons voir en quoi la philosophie est une pensée en mouvement, qui voyage (ce qui constitue notre thèse), et qui est aussi une manière de voyager. Notre mot d'ordre sera : dépaysons la pensée ! Faisons voyager la philosophie ! Cette philosophie du voyage nous la penserons en référence à un philosophe et voyageur contemporain : Jacques Derrida, qui souhaite en finir avec l'eurocentrisme de la philosophie et milite pour une philosophie cosmopolite. En cela, Derrida fait référence au très sédentaire Kant, mais dont la vision philosophique est fondamentalement cosmopolitique : un « cosmopolite immobile » pourrait-on dire. Nous en commencerons en premier lieu par le voyage de ces savants et philosophes qui furent les passeurs de mondes, d'Orient et d'Occident, depuis les Grecs : Avicenne, Averroès et Maimonide.

Enfin le voyage a trouvé sa représentation philosophique la plus profonde chez un philosophe héraclitéen, qui a beaucoup cheminé, l'auteur d'un texte intitulé : « Le voyageur et son ombre ». Nous soulignerons alors cette « étrangeté » philosophique, que constitue la pensée de Nietzsche.

Mercredi 16 décembre : Sixième partie

Pour une théorie philosophique du voyage. Le touriste est-il l'idiot du voyage ?

Cette dernière partie prolongera notre thèse, la philosophie est une manière de voyager, et c'est la raison pour laquelle, sous forme d'une conclusion, nous verrons en quoi nous pouvons parler d'une théorie philosophique du voyage. Cette philosophie du voyage nous la penserons avec un autre philosophe et voyageur contemporain, Michel Onfray, et nous nous interrogerons sur le sens du voyage aujourd'hui.

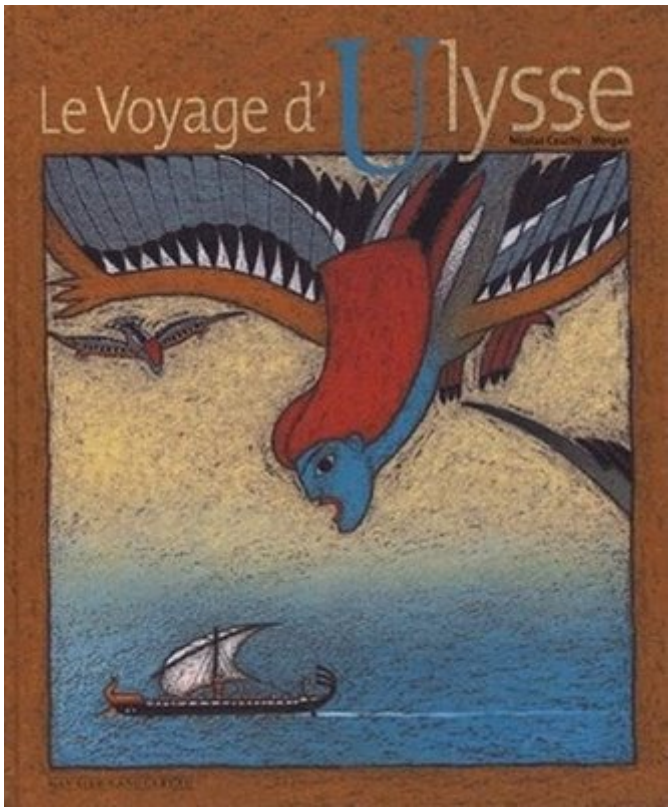
Pouvons-nous encore voyager authentiquement dans notre monde contemporain ? Si un certain tourisme reste exécrable, faut-il pour autant dévaloriser toute forme de tourisme ? Un touriste ne peut-il pas être un bon voyageur ? Nous puiserons dans les leçons des philosophes rencontrés lors de nos derniers cours, pour faire le profil du bon touriste. Comment des philosophes comme Montaigne, Rousseau, ou Simone de Beauvoir et Michel Onfray aujourd'hui, peuvent-ils nous apprendre à voyager ? Nous verrons qu'un autre tourisme reste possible, plus proche des vertus philosophiques du voyage.

LE VOYAGE COMMENCE AVEC SON PROPRE MYTHE

Le voyage d'Ulysse

- L'Odyssée : une histoire de l'âme humaine.
- De l'Odyssée à la Bible : deux récits qui font le voyage.

L'Odyssée : une histoire de l'âme humaine.



Homère, est un poète épique grec, auteur de l'Iliade et l'Odyssée, dont l'existence est entourée de légendes. Selon Hérodote, historien grec, il venait d'Asie Mineure, et aurait vécu vers 850 av.J.-C.

L'Odyssée chante un voyage selon une durée déterminée dans le temps, avec un retour. L'existence d'un retour marque la différence entre une pure errance et un voyage.

Ulysse est le héros de cette épopée. Epopée de l'absence, de la perte, du retour qui ne cesse d'être repoussé. La perte s'exprime, d'une part, par la mort de tous ses compagnons, et d'autre part, par la perte de son identité : il est devenu « personne ». Ce n'est qu'en entendant sa propre histoire racontée par un autre qu'il récupérera son identité. Ce qui nous fait comprendre, que la construction de l'homme passe par la mémoire, et cette mémoire s'énonce dans un discours, c'est-à-dire dans la langue. En cela l'Odyssée constitue un voyage initiatique où il s'agit de répondre à la question de la nature humaine et de ses limites : Question éminemment philosophique par la reconnaissance de cette question fondamentale, qui suis-je ? et de son mode de recherche : le langage. Ce texte fondateur, par sa force allégorique, ouvre d'infinies interprétations, qui, en quelque sorte,

prolongent le voyage d'Ulysse en d'autres voyages, cette fois ci spirituels, par l'usage de la lecture de ce texte et ses interprétations. Nous verrons plus avant dans nos cours, comment le voyage s'articule avec le chemin d'écriture et de la littérature.

Les interprétations philosophiques ne manquent pas à propos de l'Odyssée, et pour la tradition, depuis les philosophes grecs et chrétiens, Ulysse représente cet idéal de vertu, d'humanité et de sagesse. Tout le voyage d'Ulysse consiste à vaincre les forces maléfiques de la nature, représentées par les monstres, comme le Cyclope, ou bien résister aux tentations ou aux passions, que lui proposent, la déesse Circé, Calypso, ou les Sirènes. En fait, son voyage représente l'allégorie du voyage de l'âme vers l'au-delà. C'est le voyage de l'âme vers le port de la sagesse.

A ce propos, Platon lui aussi interprétera le voyage d'Ulysse dans le sens d'une allégorie du voyage des âmes. En effet, dans la « République », au livre 10, où il est question du mythe d'Er le Pamphylien, Platon rapporte le souvenir d'Er, lors de son séjour parmi les morts, le séjour des âmes dans le monde céleste. Il souligne cette sagesse d'Ulysse, en écrivant ceci :

« Enfin, l'âme d'Ulysse, à qui le sort avait fixé le dernier rang, s'avança pour choisir; dépouillée de ses ambitions par le souvenir de ses fatigues passées, elle tourna longuement à la recherche de la condition tranquille d'un homme privé; avec peine, elle en trouva une qui gisait dans un coin, dédaignée par les autres, et quand elle l'aperçut, elle dit qu'elle n'eût point agi autrement, si le sort l'avait appelée la première, et, joyeuse, elle l'a choisie. »

Comme nous le disions, ce qui fait la sagesse d'Ulysse, c'est sa capacité à se remémorer, à se souvenir de ce qu'il fût, à l'opposée des âmes oublieuses qui se jettent vers des destins absurdes et misérables, attirées naïvement par des attraits sensibles qui ne sont en fait que passagers ou illusoires. Condamné à l'errance, c'est le souvenir de son pays qui a sauvé Ulysse. De fait, pour Platon, Ulysse est devenu philosophe, car il est capable d'entendre la voix de sa raison et de se boucher les oreilles pendant le chant des sirènes. On peut dire que la propre vie d'Ulysse c'est son âme même ; c'est-à-dire que ce voyage, avec ses obstacles, ses étapes, n'est rien d'autre que le combat spirituel que mène l'âme, pour être sauvée, et Ithaque représentera le salut, le terme de ce voyage.

L'interprétation platonicienne et des platoniciens voient dans ce voyage une allégorie de cette ascension philosophique, semblable à l' « allégorie de la caverne », où le prisonnier, après toutes les embûches du simulacre, des illusions, tourne enfin son esprit vers les vérités intelligibles, celles que lui procure sa raison. Le rusé Ulysse, c'est l'homme de la raison, du langage, du logos et en parlant conformément à sa raison, il se souvient de son humanité, échappant aux séductions de la passion.

Les philosophes chrétiens, comme Saint Augustin, verront dans le voyage d'Ulysse, la barque de la vie avec toutes ses vicissitudes, mais qui dépend pour beaucoup de la navigation des hommes, selon qu'ils naviguent vers la terre ferme ou qu'ils s'aventurent en pleine mer, vers des mondes inconnus. De même, certains penseurs chrétiens verront dans cette allégorie du navire, la barque de l'Eglise dans la tempête, qui grâce au sacrifice

du Sauveur, crucifié sur la croix, comme Ulysse attaché au mât et la cire qui bouche les oreilles, représenterait alors le bon enseignement des Ecritures.

Pour conclure sur ce voyage d'Ulysse, nous retiendrons cette vertu allégorique philosophique, qui dans son cheminement exprime, l'inquiétude d'un homme qui cherche un sens à son existence, qui, par son intelligence, réponds à l'énigme que représente sa vie de mortel, et trouve sa survie dans le souvenir de son origine, par un retour possible du voyageur.

La Bible : Le Livre des voyages

« Nous sommes des étrangers devant Toi
Et des voyageurs comme tous nos pères ».

Bible -Ancien Testament-
(Chroniques 29)

La Bible, « le Livre », (dans sa traduction grecque d'origine) est composé d'une myriade de chemins de lectures et d'interprétations possibles (tâche de l'herméneutique), retraçant le voyage du peuple élu, le peuple Juif, et son Exil, après la destruction du Temple de Jérusalem. Dés la Genèse, la Bible fait état du voyage des Prophètes, et je citerai l'exemple d'Abraham, dont le voyage le mène d'Irak en Egypte en passant par la vallée du Jourdain, et la Mer morte (selon la géographie d'aujourd'hui). Il est écrit : « Dieu dit à Abraham : Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père ».

Après la Genèse, le deuxième Livre c'est l'Exode, où Moïse conduira son peuple dans son voyage de la Mer Rouge au Sinaï. Enfin, toute l'histoire du peuple Juif n'est qu'un long voyage, la Diaspora, avec la promesse d'un retour, d'une terre promise. La Bible chrétienne, le Nouveau Testament, retrace également d'incessants voyages : celui de la fuite d'Egypte ; les chemins parcourus par Jésus de Nazareth en Palestine (terre nomade, terre de pérégrinations dit Lévinas) ; puis les voyages des Apôtres, dont le long voyage de Saint Paul. Mais, nous pouvons, à la lecture de la Bible, prendre le mot de voyage au sens d'une quête spirituelle, d'un grand voyage à la recherche de l'âme humaine, et de sa purification. En fait, le voyage est une métaphore de l'existence en quête de spiritualité et de purification de l'âme. Le croyant c'est un voyageur sur la Terre. Moïse sortant d'Egypte ; Jésus partant pour le désert ; Mahomet fuyant La Mecque, et Bouddha parcourant l'Inde. Cette purification, c'est aussi celle que les pèlerins vont rechercher : à La Mecque pour les musulmans ; à Bénarès pour les Indous ; et pour les chrétiens ces longs voyages en Terre Sainte, ou comme les pèlerins des Chemins de Compostelle, chemins qui trouvent aujourd'hui un regain d'intérêt, pour ceux qui aiment simplement marcher, et ceux, en quête de spiritualité.

Le voyage comme purification, c'est en ce sens que l'on peut interpréter les voyages de Paul : le Chemin de Damas a eu le sens pour cet Apôtre, de la Révélation Divine, et de sa mission spirituelle. Nicolas de Cusa ou de Cuse (Homme d'église et Penseur allemand du 15^{ième}s.) dit à propos de Paul : « Paul dit que nous avons en Dieu être et mouvement,

car nous sommes voyageurs. Voyageur vient en effet de la Voie, et c'est de la Voie qu'il tient son être voyageur ».

Mais ses voyages ont été aussi, pour Paul, la découverte de la diversité étroite et sectaire, des peuples, des cultures, des communautés, et des conditions humaines. C'est pourquoi, toute la force du message paulinien naît, à contrario, de cette volonté de dépassement des particularismes, qu'ils soient grecs, juifs ou païens. Paul, le missionnaire, établit une éthique universaliste, et ainsi nous comprenons sa pensée dans un de ses Epîtres : « Il n'y a plus ni juif ni grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme ». Seul un homme, juif comme lui, éduqué en langue grecque, et citoyen romain, ayant parcouru en tout sens, le Moyen-Orient et tout le Bassin Méditerranéen, pouvait éprouver un rejet des particularismes sectaires, et par opposition penser l'homme dans sa dimension universelle. En cela la pensée de Paul rejoint la pensée métaphysique grecque, qui fait, comme chez Platon, du Vrai, du Bien et de la Justice, des valeurs universelles qui sont susceptibles d'orienter l'humanité.

Enfin, je retiendrai un dernier point concernant ces récits (L'Odyssée et la Bible) : Ce sont des récits qui font le voyage, en quête des secrets de la vie. Ces grands récits, dans leur temporalité propre, par leurs péripéties, les étapes franchies, le rythme et le mouvement des aventures rapportées, constituent un double du voyage, ou plus exactement, je dirai une poursuite du voyage. Il y a dans les récits de voyage, la source essentielle de la littérature, ou, pour dire comme Michel Le Bris, « l'aventure est l'essence de la fiction ». Je pense que l'Odyssée, ou d'autres récits, comme ce grand récit picaresque que constitue le « Don Guichotte » de Cervantes, archétype du roman universel, réussissent par la force et la magie du récit, à nous faire voyager. La Bible fait aussi voyager le croyant. Ces grands récits mettent en mouvement notre imagination, et les « illuminations » de notre esprit nomade, pour parler comme Arthur Rimbaud, « l'homme aux semelles de vent ».

Mercredi 25 novembre : deuxième partie

Fernand Cormon « Caïn »

Nature et sens du voyage.

« L'espèce humaine est un fait de mobilité, de glissements, de migrations, de sauts et de voyages », écrit Jacques Attali dans son livre : « L'homme nomade ». On peut définir l'homme comme un « Homo Viator », l'homme en chemin. Le terme « voie » (du latin via), va donner voyage en français.

En effet, l'homme dans sa nature corporelle ou dans le développement de son esprit, a été façonné par le nomadisme.

- L'homo habilis, c'est l'homme qui marche comme un bipède.
- L'homo ergaster se met en route, voyage.
- L'homo erectus conquiert le monde.
- L'homo sapiens, le Néanderthalien, est un nomade chasseur. On lui doit une pensée mythique et des rites donnant sens au voyage.
- L'homo sapiens sapiens est aussi un voyageur.

Par conséquent : Les premiers et seuls sédentaires sont les morts. En somme, dès que l'homme est apparu, il s'est mis en chemin, il a voyagé. Cette pulsion du voyage est sa vraie nature, pulsion intelligente, à l'opposé des migrations animales. Fabriquer des outils et voyager sont les racines premières de l'humanité, c'est-à-dire cette volonté qui le caractérise, de dépasser sa condition. C'est la raison pour laquelle le voyage n'est pas un accident de l'existence, mais le propre de l'existence humaine, il en est la métaphore.

C'est par les voyages que vont naîtrent et se diversifier les langues, s'organiser le troc, les échanges. Puis des voyageurs savants créent l'alphabet, le calcul arithmétique et l'astronomie. Les voyageurs (marins, philosophes, médecins, et marchands) grecs, mongols, juifs et arabes, font circuler les idées et les marchandises. Il est vrai également que le voyage fut motivé aussi par la conquête du territoire, et donc faire la guerre pour soumettre les populations.

Le peuple Hébreux, qui est un peuple voyageur, nous l'avons vu, écrit son histoire, qui est son Livre; Livre qui est une méditation sur la difficile coexistence entre le nomade et le sédentaire.

Je prendrai l'exemple, dans l'Ancien Testament du conflit de Caïn et Abel. C'est une opposition entre le nomade et le sédentaire : Caïn, le berger éleveur, et Abel, le paysan laboureur. On sait que Dieu, dans la Bible a un penchant pour les nomades (Les tribus d'Israël sont toutes nomades). Abel l'agriculteur, tue Caïn le pasteur. Dieu condamne Caïn à errer. Voilà la genèse de l'errance : la malédiction. L'éternel voyage sans retour et sans repos.

Sur cette chute et cette malédiction, **Baudelaire** en a fait un beau poème, « Abel et Caïn » :

Race d'Abel, dors, bois et mange
Dieu te sourit complaisamment.

Race de Caïn, dans la fange
Rampe et meurt misérablement.

Race d'Abel, ton sacrifice
Flatte le nez du Séraphin !

Race de Caïn, ton supplice
Aura-t-il jamais une fin ?

Race d'Abel, vois tes semailles
Et ton bétail venir à bien ;
…….

Race d'Abel, tu crois et broutes
Comme les punaises des bois !

Race de Caïn, sur les routes
Trace ta famille aux abois.

Ce poème me fait penser au tableau de Fernand Cormon au Musée d'Orsay, intitulée « Caïn », et représentant l'errance de Caïn et de sa famille. Tableau typique de la Troisième république, dont le but reste très éducatif et laïque, puisqu'il représente en

quelque sorte, notre préhistoire, le voyage de l'humanité (en cela il est influencé par le darwinisme).

Jacques Attali fait remarquer que les voyageurs ont toujours fait peur. La peur de tous de tous ceux qui bougent : les marchands, les pèlerins, les banquiers, les médecins, les philosophes, les savants, les artistes… Et de souligner que le totalitarisme a toujours recherché à se débarrasser des nomades. On se souvient du « national-socialisme » allemand, opposant à la race aryenne sédentaire, enracinée dans son « Heimat », (terre natale) fixe et nationale, les peuples juif et tsigane (idem pour le stalinisme).

Contrairement à ce nationalisme territorial et xénophobe, la mondialisation semble au contraire confirmer cette dimension nomade de l'homme, puisque aujourd'hui un milliard de personnes voyagent chaque année. Faisons remarquer cependant qu'il y a deux types de voyageurs : les voyageurs touristes et hommes d'affaires, et les autres, que l'on nomme migrants, ou exilés, et dont la migration est motivée par la recherche de meilleures conditions de vie. Ajoutons à cette mondialisation, ces nouveaux objets nomades que sont le numéro de téléphone mobile et l'adresse électronique. Michel Onfray note aussi cette dimension nouvelle dans notre manière de nous situer dans l'espace, en téléphonant à tout moment en quelque endroit du monde. Je me souviens de ce coup de téléphone à ma fille voyageant en Inde, et j'entendais en fond de communication, les cris et les voix des hommes et des bêtes d'un marché du Rajasthan.

Nous savons par ailleurs combien le développement de la civilisation, l'enrichissement du savoir, et la conquête de la terre, doit aux découvreurs comme Marco Polo ou Magellan, puis ceux du 18ième S. comme Bougainville, Cook, La Pérouse, mais aussi aux voyages des artistes et au nomadisme des artisans, le compagnonnage. Ce compagnonnage qui date du Moyen Age, fût pensé comme une grande école de formation humaniste. Ajoutons à cela le développement des grands ports de commerce comme Venise, Bruges ou Amsterdam. C'est dans ces Cités que se firent les échanges des marchandises et des idées. « Les grands ports réalisent cette cohérence pragmatique entre marché, voyage et liberté », dit Jacques Attali. On peut évidemment penser à Spinoza, prototype de « ce voyageur inquiet », comme le dit Voltaire, qui déambula entre les grands ports hollandais du 17ième S. (Je pense aussi au philosophe et savant de « l'œuvre au noir » de Yourcenar). C'est à ces intellectuelles nomades que l'on doit l'idée d'Europe, dont le Mouvement Européen des Lumières est le meilleur exemple.

Thomas Nugent, écrivain voyageur de la première moitié du 18ièmeS. (à qui l'on doit un premier petit dictionnaire de poche français/anglais), explique que « les voyages servent à, enrichir l'esprit par le savoir, corriger le jugement, supprimer les préjugés de l'éducation, polir les manières, former un gentlemen accompli ». Cette confrontation des jugements devant de nouvelles réalités culturelles ou religieuses fut le ferment le plus riche des philosophes, pour dénoncer le dogmatisme religieux ou l'eurocentrisme de nos valeurs. Que l'on songe à Montaigne, (à qui nous réserverons un plus ample développement lors de notre troisième cours), profitant de certains témoignages de marins venant du Nouveau Monde, il confirmera ses jugements sceptiques et relativistes à propos des mœurs politiques.

Il est vrai que ce mouvement insufflé par le développement des échanges sera à l'origine du libéralisme économique (Adam Smith). Jacques Attali soutiens que ce libéralisme économique, en tant qu'il prône la liberté de circulation des marchandises et des hommes, (le libre marché), s'oppose à la mainmise de la puissance coloniale sur le commerce.

Même si l'idée d'un commerce libéral libérateur reste discutable, nous comprenons que ces désirs de voyages du 17ième et 18ième S. coïncident avec le désir de liberté.

Il semble qu'une nouvelle vision du monde et du voyage est en train de se faire jour, en même temps que la perception que la société a d'elle-même. Lorsque **Montesquieu**, qui fut un bon voyageur, se demande : « comment peut-on être Persan ? », il pose la question d'une société qui s'interroge sur elle-même. Nous avons bien compris, que l'objet des « Lettres Persanes », c'est notre société, et non la Perse. Ce nouveau regard qu'elle porte sur elle-même passe par le regard sur l'autre. En effet, Dans ses « Lettres Persanes » (1721), Montesquieu imagine, dans des lettres adressées à leurs amis restés en Orient, les réactions de deux Persans, séjournant à Paris.

Quelques réflexions sur Montesquieu, ses voyages et sa pensée critique : De 1728 à1731, Montesquieu voyage en Autriche, en Italie, en Allemagne, aux Pays-Bas et en Angleterre. Remarquable observateur des mœurs des coutumes et des constitutions politiques de ces pays, et rencontrant des personnalités de tous les bords politiques ou religieux, il a su apprécier leurs qualités. Il écrit, au retour de ses voyages, dans son texte : « Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence » :

« Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers, je m'y suis attaché comme au mien propre, j'ai pris part à leur fortune et j'aurais souhaité qu'ils fussent dans un état florissant ».

En somme, Montesquieu dans ses voyages, expérimente sa pensée philosophique, considérant la valeur des usages, des mœurs ou celle des régimes politiques, mais aussi la valeur des choix économiques que font les pays qu'il visite. C'est la raison pour laquelle, Sainte-Beuve dira : « J'aimerai mieux un « Journal de voyage » complet, contenant les observations directes de Montesquieu, que tout « L'Esprit des Lois ».

Son esprit reste libre de tout préjugé sur la valeur ou la qualité des mœurs, puisqu'il en va des mœurs comme des climats. La seule chose qu'il condamne sans appel, c'est la tyrannie, sous tous les cieux, et son humanisme lui fait reconnaître que l'idée de justice est commune à tous les hommes. De même, aucun ethnocentrisme ne traverse la pensée de Montesquieu, qui dira à ce propos : « Je suis nécessairement homme, et je suis Français par hasard». C'est pourquoi, dans « L'esprit des Lois », il comprend que chaque nation compose avec originalité, ce qu'il appelle « l'esprit général » de ce peuple, sa représentation du monde en quelque sorte, à partir de causes qui lui sont propres telles : le climat, le terrain, la population, les formes de commerce et de religion. C'est une idée très propre à un voyageur, de comprendre qu'il est vain de vouloir imposer une loi, serait-elle le fruit de la raison, à un peuple dont « l'esprit général » n'y corresponds pas.

A ce sujet Montesquieu écrit dans « De l'Esprit des lois », Livre 19, ch. 6, intitulé « Qu'il ne faut pas tout corriger » :

« Qu'on nous laisse comme nous sommes, disait un gentilhomme d'une nation qui ressemble beaucoup à celle dont nous venons de donner une idée. La nature répare tout. Elle nous a donné une vivacité capable d'offenser, et propre à nous faire manquer à tous les égards ; cette même vivacité est corrigée par la politesse qu'elle nous procure, en nous inspirant du goût pour le monde, et surtout pour le commerce des femmes.

Qu'on nous laisse tels que nous sommes. Nos qualités indiscrètes, jointes à notre peu de malice, font que les lois qui gêneraient l'humeur sociale parmi nous ne seraient point convenables ».

Cela me donne à penser que cette grande prudence et intelligence de ce voyageur philosophe qu 'était Montesquieu, aurait pu inspirer les révolutionnaires de 1793, en leur rappelant que l'on ne contraint pas un peuple, même si la loi est inspirée par le culte de la Raison. Grande imprudence aussi du régime stalinien, qui ignorant l'homme réel, avec son propre esprit, ses mœurs, ses coutumes, et ses croyances religieuses, voulu de force par la loi du parti, le faire devenir cette « homme de fer », si bien filmé par le cinéaste polonais Wachda.

En somme la philosophie de Montesquieu s'articule autour de trois pôles : le regard du voyageur, un désir de liberté, et une volonté de savoir qui sera au fondement d'une science politique moderne.

Au cours de ses voyages, la misère ne lui échappe pas, à propos des sujets d'un pape monstrueusement riche, il écrit dans son journal de voyage où il se trouve alors prés de Rome.

Voir texte : Voyageant en Italie, il dira : « Terracine est encore une misérable ville de 2 à 3000 âmes, désolée aussi bien que toutes les villes papales que nous avons vues. Les habitants sont tous blêmes, et les femmes, vilaines ; ce qui vient du mauvais air. (…) Terracine est sur le bord de la mer. Il y avait là quelques misérables bateaux napolitains : car les sujets du pape n'ont pas une seule barque à eux. C'est que l'Eglise, qui a tout, ne se mêle pas d'en avoir. Généralement, toute la côte de la mer Méditerranée qui est au Pape, depuis Civita-Vecchia jusqu'à Terracine, est en mauvais air ; ce qui fait que le pays n'est pas peuplé ».

La misère ne lui échappe pas non plus dans les mines du Harz près de Brunswick, qu'il visite : les enfants des mineurs travaillent dés l'âge de douze ans dans les mines ; faisant ainsi de ces jeunes enfants des êtres rachitiques et asthmatiques. Même s'il est très favorable à ce développement économique, industriel et marchand, annonçant l'essor du capitalisme, Montesquieu est loin d'être un réactionnaire comme certains auraient voulu le penser, et comme le montre aussi clairement, ses propos sur le mal radical qu'est l'esclavage ; à une époque où le goût du luxe l'emporte sur tout autre considération humaine.

Je ne peux donc pas passer sous silence sa remarquable critique de l'esclavage, (qui sera reprise par **Condorcet**), et qui témoigne de son esprit humaniste universaliste et de son radical désir de liberté et de libération des peuples. En effet si des causes, tel le climat joue sur l'esprit d'un peuple, Montesquieu ne pense pas pour autant à un déterminisme absolu. Il reste qu'il y a de mauvais régimes, dont celui de l'esclavage particulièrement infligé aux nègres, par des nations prétendument civilisées.

Texte de Montesquieu :

« De l'esprit des lois » -Livre 15- Chapitre 5. De l'esclavage des nègres.

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut ce mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font des eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Egyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient de si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez des nations policées, est d'une grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?

Quelques remarques sur ce passage : C'est un réquisitoire en forme de plaidoyer où Montesquieu feint d'être l'avocat de l'esclavage des noirs. De cette manière, il ruine, pour le lecteur, tour à tour les arguments historiques, économiques, d'ordre racial, ou religieux et politique. Les arguments par l'absurde des 2 derniers paragraphes démontrent une conclusion diamétralement opposée à l'argument des premières propositions :

- Les Chrétiens doivent traiter tous les hommes en frères
- Or nous ne traitons pas les noirs comme nos frères
- Donc les noirs ne sont pas des hommes.

La seule vraie conclusion possible est que nous ne sommes pas de vrais chrétiens.

Même chose pour le raisonnement suivant :

- Les princes d'Europe font beaucoup de conventions inutiles
- Or ils n'en font pas en faveur des esclaves
- Donc c'est qu'il n'y a pas lieu d'en faire.

La seule vraie conclusion possible est que les princes d'Europe sont sans cœur.

Mais comment ne pas parler parmi de nombreux voyageurs, écrivains et philosophes de ce grand siècle, d'une femme remarquable, une féministe aussi, qui fit de nombreux voyages (par la nécessité de l'exil), et qui lutta toute sa vie contre les tentations totalitaires de la Révolution Française et du bonapartisme, **Madame de Staël**. Je lis ce passage qui fait aussi écho aux idées de Montesquieu :

« Les nations doivent se servir de guide les unes les autres, et toutes auraient tort de se priver des Lumières qu'elles peuvent mutuellement se prêter. Il y a quelque chose de très singulier dans la différence d'un peuple à un autre ; le climat, l'aspect de la nature, la langue, le gouvernement, enfin et surtout les évènements de l'Histoire (…) On se trouve donc bien, en tout pays, d'accueillir les pensées étrangères ; car, dans ce genre, l'hospitalité fait la fortune de celui qui la reçoit. »

Madame de Staël dit quelque chose d'essentiel en soulignant que le voyage trouve aussi son principe dans l'hospitalité. Toute la richesse du voyage réside dans cette ouverture à l'autre et il est bon de rappeler que l'hospitalité est une grande vertu. Malheureusement, cette hospitalité semble aujourd'hui n'être plus la grande vertu de notre nation. En effet, la xénophobie entretenue dans nos sociétés, éloigne ou chasse la présence des étrangers, à l'exception des touristes, pour la seule raison que les touristes sont économiquement profitables, ce que ne seraient pas les émigrés, ou certains Français d'origine étrangère.

Dans ce même 18ième S. **Diderot**, grand voyageur, (Il voyagera jusqu'en Russie où il est invité par la Grande Catherine), écrivit en 1772 le « Supplément au voyage de

Bougainville », et comme tous les philosophes de son temps, il va s'enthousiasmer pour les descriptions de l'explorateur dans le Pacifique, chez les Tahitiens (particulièrement pour leur liberté sexuelle). Dans ce « Supplément », Diderot veut montrer combien nos mœurs, nos lois, nos coutumes religieuses sont iniques et contraires à la nature humaine.

Mais plus encore, il accuse cette appropriation coloniale, qui vole les biens de ces peuples, de leur avoir inoculé des maladies qu'ils ne connaissaient pas et les font mourir en masse ; ajoutant à ce tableau désastreux, des idées de propriété privée qu'ils ne connaissaient pas. Les voyages et les rapports de ces grands marins et découvreurs, vont permettre aux philosophes du Siècle des Lumières d'argumenter en faveur d'un relativisme culturel, moral et religieux, s'opposant à l'idée même d'une Raison occidentale prétendument universelle. (Il a publié « Promenades d'un sceptique »). La Raison, pense Diderot, change avec le milieu social. En cela il a déjà une conception évolutionniste inspirée de celle de Lamarck.

Je ne résiste pas au plaisir de vous lire un passage du « Supplément », passage où un chef Tahitien discute avec un aumônier Français :

Texte de Diderot : « Supplément au Voyage de Bougainville ».

« Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles religion, mais je ne puis qu'en penser mal, puisqu'elle t'empêche de goûter un plaisir innocent auquel nature, la souveraine maîtresse, nous invite tous ; de donner l'existence à l'un de tes semblables ; de rendre un service que le père,la mère et les enfants te demandent ; de t'acquitter envers un hôte qui t'a fait un bon accueil, et d'enrichir une nation en l'accroissant d'un sujet de plus. Je ne sais ce que c'est la chose que tu appelles Etat ; mais ton premier devoir est d'être homme et d'être reconnaissant. Je ne te propose pas de porter dans ton pays les mœurs d'Orou, mais Orou, ton hôte et ton ami, te supplie de te prêter aux mœurs d'Otaïti. Les mœurs d'Otaïti sont-elles meilleures ou plus mauvaises que les vôtres ? c'est une question difficile à décider. La terre où tu es né a-t-elle plus d'hommes qu'elle n'en peut nourrir ? En ce cas tes mœurs ne sont ni pires ni meilleures que les nôtres. En peut-elle nourrir plus qu'elle n'en a ? nos mœurs sont meilleures que les tiennes. »

<u>Quelques remarques sur ce passage :</u>

D'une part, cette découverte par les voyages de cultures autres, renforce l'idée d'une indéniable relativité des mœurs et des coutumes, et Diderot va même stigmatiser l'arbitraire et l'injustice de nos interdits religieux et sociaux. D'autre part, la valeur des mœurs et coutumes ne se mesure plus en bien ou mal, mais sur une opposition entre le « fécond/stérile » . Ce naturalisme sera repris par Nietzsche, qui lui aussi oppose à l'opposition bien/mal, une autre opposition : bon/mauvais.

Nous pouvons peut-être voir aussi, dans cette représentation d'un peuple d'une contrée éloignée, non pas une description anthropologique véritable, mais la représentation d'une utopie naturaliste (le mythe du bon sauvage), un peu à la manière de

Rousseau avec son homme à l'état de nature, à savoir l'élaboration d'une société imaginaire, servant de comparaison à la nôtre. Car en fait aucune société humaine ne suit la nature, mais exprime une culture. Comme disait Kant : « il est dans la nature de l'homme de n'être pas naturel ».

Ce qu'il y a de riche, sur le plan des idées de liberté, dans cette époque de la Révolution Française, va de pair avec cette fascination grandissante pour ces Ailleurs fabuleux qui s'appellent Amériques, Indes, ou Orient. En fait l'esprit du voyage ce n'est pas seulement la découverte de l'espace, de l'espace terrestre, mais c'est aussi la découverte du temps historique. Le voyage serait en quelque sorte une machine à remonter le temps, pour parodier le roman de Wells. Histoire et voyage se répondent. Tout voyage est aussi un voyage dans le temps. Au début du 19ième S.l'on voit, avec les voyages d'Hugo, de Stendhal, en Italie par exemple, la conscience historique s'éveiller, et naître la passion des monuments de l'Antiquité. C'est aussi avec les voyages, que vont se développer les sciences archéologiques et géographiques, comme le fit le voyage de Napoléon en Egypte (1798-1801). En laissant de côté cette conquête désastreuse sur le plan militaire, nous retiendrons pour notre propos, le travail de ses savants, (plus de 160), tel le mathématicien Monge, la chimiste Berthollet, ou Jean-François Champollion, a qui l'on doit la traduction de la pierre de Rosette ; ils vont faire naître une science qui aura beaucoup d'avenir, l'égyptologie. Bonaparte va fonder l'Institut d'Egypte au Caire, avec ses laboratoires, sa bibliothèque, et son jardin botanique… Mais ce n'est pas seulement l'Egypte des pharaons qui intéressera ces savants. Des enquêtes ethnologiques et culturelles, vont mettre en valeur la vie quotidienne des Egyptiens, que le peintre Nicolas Conté retiendra avec ses aquarelles. Cet Institut deviendra une véritable Cité des sciences, et des arts.
(Voir la belle exposition du voyage de Napoléon en Egypte à l'Institut du Monde Arabe).
Dans ce début du 19ièmes., le voyage change de sens. Ce n'est plus le voyage des marins, des soldats, ou des missionnaires, mais celui des savants. Partout les géographes, les cartographes et géologues, vont redessiner la terre. Enfin de compte, c'est un impérialisme scientifique qui accapare notre planète.

Si le voyage, c'est d'abord celui des voyageurs, des aventuriers ou des savants, le voyage est aussi fécond, comme état d'esprit, comme mode de conscience particulier, à savoir : l'imagination. Si les voyages irriguent l'imagination, et les récits de voyages, l'imagination de certains écrivains fécondent des récits de voyages imaginaires. Il y a des récits de voyages que nous lisions enfant, et qui naquirent de l'imagination de bons romanciers. C'est à **Jules Verne** (1828-1905), que je pensais, et j'aimerais faire quelques réflexions au sujet de cette grande littérature, qui allie, le voyage au rêve et à la science. Ce que réussi très bien Jules Verne dans ses romans d'aventures, c'est un voyage à trois dimensions : scientifique, géographique et morale.

La science sera le fond permanent de ses romans, dont ces « Voyages extraordinaires dans les mondes connus et inconnus », soit une centaine de volumes. Ce sont des voyages imaginaires, où les héros parcourent le monde, autant dans les forêts vierges, que sous les mers, dans les souterrains de la terre, et même dans l'espace infini du cosmos. Ce sont des voyages imaginaires qui circulent dans le temps et dans l'espace. Ce sont parfois des animaux préhistoriques ou des hommes du passé qui réapparaissent, en des temps futurs.

Les voyageurs de ces romans sont des scientifiques, géographes, botanistes, physiciens, astronomes, ingénieurs… Les hommes mènent un combat contre la nature, mais en n'ignorant pas les problèmes sociaux et moraux, ou politiques que soulèvent ces conquêtes. Ces romans de voyages imaginaires avaient une fonction éducative certaine, et son œuvre n'est pas réduite à de la simple anticipation, mais mieux, à de la prospective, en distinguant les lignes de forces techniques et scientifiques de son temps, qui du passé mènent au futur.

Michel Serres dans « Jouvences sur Jules Verne », écrit ceci : « Au bout du compte, les « Voyages extraordinaires » sont le « cours de philosophie positive » (d'Auguste Comte), à l'usage de tous. Ils furent à la jeunesse de quelques générations ce que dû être l'Odyssée à la jeunesse grecque… Tout se passe comme si Verne avait réécrit l'épopée homérique…Le voyage d'Ulysse, donc, d'un Ulysse multiple a de multiples fils, dictionnaire du monde et de géographie, dictionnaire d'histoire… Bref le livre de tous les livres ou, si l'on veut, le manuel de tous les manuels possibles : se mettre à l'école.
L'intérêt passionné pris aux « Voyages » ne tient pas seulement aux enthousiasmes saint-simoniens pour la science et le progrès techniques, il tient aussi aux adhérences culturelles de l'imagination au travail. Là est la résurgence d'une coulée fantastique de mythes. En cela, Verne écrit encore l'Odyssée. »

Expliquons certains points de la pensée de Serres dans ce passage. Premièrement, voyons cette référence aux « Cours de philosophie positive » d'Auguste Comte. Ces Cours tracent le tableau de l'ensemble des savoirs scientifiques de l'humanité pour en dégager les généralités et les réalités, afin de servir le rationalisme triomphant de cette fin du 19^{ième}s., ce que nous appelons le positivisme.

Serres fait un rapprochement entre les « Voyages extraordinaires » de Verne, et le voyage d'Ulysse, dans la mesure où les deux œuvres sont des explorations de la terre, et en plus une encyclopédie de l'ensemble des savoirs de leur époque respective. L'Odyssée contient des indications précises sur la science et la technologie de son temps : la manoeuvre des vaisseaux, des éléments d'optique ou d'astronomie, même la manière de remailler les filets de pêche et autres activités artisanales de cette époque. C'est en cela qu'Homère fut le grand éducateur de la Grèce archaïque. Comme pour l'œuvre d'Homère, l'œuvre de Verne a une valeur pédagogique (Serres cite également « Le Tour de France de deux enfants », qui fut le manuel scolaire de l'école de la Troisième République). Nous savons que Verne accumulait les fiches, les planches, les rubriques et les énumérations techniques, particulièrement celles concernant les moyens de communication (Verne s'appuyait sur un fichier géant, fait remarquer Michel Serres).

Texte de Serres « Jouvence sur jules Verne ».

« Voyages extraordinaires, tel est le titre du cycle : l'itinéraire humain. Point de contrée, de pôle à pôle, où l'intrépide ait craint de porter ses pas. L'œuvre de Verne quadrille la mappemonde d'un réseau serré de chemins, puis extrapole l'aventure à la carte du ciel. A l'heure de la fin des rencontres, quand la géographie ne connaît plus de terres rares, après

Stanley, Livingstone, Marc Cluse… Ou Gordon Pym, les « Voyages » itèrent cent fois le circuit, le tour du monde, et regardent ailleurs, comme au retour de Troie, Ulysse avait achevé le parcours des mondes connus et inconnus : boucler la boucle. Voici une Odyssée qui doit nous amener partout : par épuisement exhaustif des plaines et des mers, des fleuves et des forêts. Boucler la boucle : Le monde est une île, ici, et toute île est un monde. C'est l'inverse, en miroir, du poème homérique, le marin ne quitte plus Ithaque la Mystérieuse où tout est à portée, du minerai au fluide électrique, où tout s'enchaîne en quelques mois, des origines à l'eschatologie, dont on fait le tour en quatre-vingts jours. Lorsque la terre est un microcosme, et réciproquement, le compte à rebours est ouvert, pour mettre à feu le canon de la lune. »

Michel Serres souligne cet aspect nouveau du voyage, qui ne consiste plus dans la découverte de nouveaux mondes, « la boucle est bouclée » comme il le dit, mais c'est un voyage qui saisit la terre comme une totalité, dont la science et les techniques font sienne, la traversant de part en part, ou la parcourant en un temps record. Jusqu'au moment historique fabuleux, où l'homme envisage de quitter le lieu qui l'a fait naître, partir pour d'autres régions du ciel. De fait Jules Verne annonce ce nouveau rapport de l'homme avec la terre, ce que la mondialisation achève, et ce que l'aventure spatiale commence.

Mercredi 2 décembre : Troisième partie

Le regard des voyageurs (1).

C'est à trois autres grands philosophes et voyageurs que nous allons nous adresser pour comprendre quel fut le regard qu'ils portèrent sur le voyage, et ce qu'ils en tirèrent pour leur philosophie : Montaigne, Descartes et Rousseau.

« *Nostre monde vient d'en trouver un autre » Essais(3ième p.*)

Montaigne (1533-1592)

Montaigne fut un bon voyageur, qui non seulement à voyager en Europe avec un regard aiguisé, comme peu d'homme de son temps, à qui l'on doit un journal de voyage remarquable, et de surcroît, qui pensa, en humaniste intégral, la conquête du nouveau monde et des hommes nouveaux que l'on découvrait. Montaigne voyageur et Montaigne témoin humaniste de cette découverte des peuples Amérindiens, ces deux aspects de Montaigne ne se séparent pas.

Je vais donc premièrement en commencer par ce curieux témoin qu'il fût à propos de ces sauvages, comme on les appelait, et deuxièmement nous nous mettrons en mouvement et nous cheminerons avec Montaigne et son journal de voyage.

Je ne vais pas m'étendre sur les grands découvreurs et voyageurs qui, du Moyen Age à la Renaissance, parcoururent le monde, principalement à l'Est (en Orient), et à l'Ouest (en Amérique).

- Marco Polo au 13ième s., voyage sur la route de la soie, en Chine.
- Christophe Colomb au 15ième S. découvre l'Amérique du Sud.
- Vasco de Gama, fait le tour de l'Afrique et va jusqu'aux Indes.
- Jacques Cartier au 16ième S. découvre le Canada,
- Cabral, ou Villegaignon à la conquête du Brésil et enfin Magellan fait le tour du monde.

Premièrement, c'est dans ce contexte des grandes conquêtes, et particulièrement la découverte du nouveau monde, que Montaigne va, s'informant auprès des marins, des aventuriers, ou en lisant les récits qu'en font ces voyageurs, penser et méditer sur ce miroir que lui tend la rencontre avec les Indiens des Amériques. Nous verrons que le regard que porte Montaigne sur les « sauvages » diffère du point de vue de Colomb, Cortés et des autres conquistadores, car leur témoignage manquait d'objectivité, se sentant obligés de justifier le bien fondé de leur entreprise. Tout ce que Montaigne connaît des sauvages du Brésil, lui vient d'un homme à lui, témoin « simple et grossier », dit-il, « qui vécu dix à douze ans en cet autre monde qui a été découvert en notre siècle ». L'absence de culture de son témoin, c'est, contrairement à ce que l'on pourrait croire, la garantie d'une objectivité, puisqu' « il raconte les faits tout nus, il ne les glose pas ». Enfin Montaigne avait lu une « Histoire générale des Indes » de Lopez de Gomora, qui rapporte entre autres, les idées de Las Casas. Pour ce qui est de ses propres voyages, il est comme Hérodote, qu'il a lu, il enregistre ses observations sur les pays qu'il visite et les gens qu'il rencontre.

Las Casas dénonçait les crimes de la colonisation en se plaçant sur un plan à la fois moral et religieux. Montaigne ira plus loin en déterminant l'enseignement philosophique que l'on peut dégager de cet événement capital qu'est la conquête de l'Amérique. Il va dégager un certain nombre de problèmes :

- Existe-t-il une différence véritable entre les « sauvages » et les Européens ?
- La « civilisation » est-elle supérieure à la « sauvagerie » ?
- La conquête a-t-elle un fondement légitime ?
- Les civilisations peuvent-elles coopérer ?

Enfin, pour comprendre ce regard que Montaigne va porter sur cette découverte des « autres », il faut se rappeler qu'ayant tant vécu l'horreur des guerres de religions, il ne goûte guère à ladite supériorité de la Renaissance européenne, ce qui fut aussi une des causes à cette critique remarquable de l'ethnocentrisme.

Venons en aux chapitres des Essais que Montaigne a consacré aux indiens d'Amérique : Au Livre 1, chapitre 31, « Des Cannibales », et Livre 3, chapitre 6, « Des Coches ».

Premièrement, Montaigne refuse de porter un regard sur ces peuples, avec les critères qui sont les nôtre dans nos pays européens. Montaigne comprend que nos opinions ne sont pas nées de la raison, mais transmises par nos habitudes, nos coutumes, nos traditions. Donc, il faut au contraire se débarrasser de nos opinions communes, de nos préjugés, pour retrouver la véritable valeur de leur culture, à commencer par une autre définition du mot de sauvage :

« Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages ».

Cette conception de Montaigne participe à l'élaboration du mythe du « bon sauvage ». Le monde des Cannibales serait proche de l'idéal de naïveté et de pureté, à l'image de l'Eden perdu, faisant contraste avec la culture européenne qualifiée de bâtarde et d'artificielle.

« Il me semble que ce que nous voyons par expérience en ces nations-là, surpasse, non seulement toutes les peintures de la poésie qui a embelli l'âge doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le désir même de la philosophie ».

En fait le sauvage fait vaciller les certitudes, et c'est là l'importance du regard de Montaigne sur ces peuples. Il ne répond pas vraiment à la question de savoir si ces peuples appartiennent à cet âge d'or de l'humanité, oubliés depuis longtemps, ou au contraire si ces civilisations ont des réalisations intellectuelles et matérielles supérieures aux nôtres. Ce qui compte, c'est sa critique de la culture européenne, pour essentiellement, la cruauté, la déloyauté, et la cupidité, et pour cette colonisation, terrifiante d'horreurs commises, de massacres, d'exterminations de ces peuples. Il se plaît à imaginer ce qui aurait pu advenir par une rencontre mieux partagée des cultures.

Montaigne pensera même que la République de Platon ne peut égaler ces nations de sauvages. Nous avons bien à faire à un exotisme utopique, un peu comme celui de Diderot en parlant des Tahitiens découverts par Bougainville. Même le cannibalisme, la polygamie et la guerre entre tribus semblent avoir des causes nobles. Le cannibalisme est une pratique conviviale et amicale, car il s'agit de partage entre guerriers que l'on respecte pour leur bravoure ; que les prisonniers sont bien traités et ensuite tués proprement. Cette pratique n'est pas, selon Montaigne aussi cruelle que nous pratiquons par la torture. Enfin, Montaigne fait l'éloge de la polygamie masculine (!!!), approuvant la sagesse des femmes qui offrent des concubines à leur mari. Diderot dira la même chose à propos de cette liberté sexuelle attribuée aux sociétés Tahitiennes.

TEXTE : chap. 31 du Livre 1 (« **Des cannibales** »)

« Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de ça, et que de ce commerce naître leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérable de s'être laissés piper au désir de la nouvelleté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, au temps que le feu Roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulu savoir d'eux ce qu'ils avaient trouvé de plus admirable ; (…) Ils dirent qu'ils trouvèrent en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, fort armés, qui étaient autour du Roi (il est fort vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à un enfant, et qu'on ne choisisse plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langue telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiant à leur portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés-ci nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons ».

Commentaire : La critique porte en premier lieu sur le pouvoir royal, hérité par filiation, qui dans le cas rapporté par Montaigne, fait d'un enfant le chef de toute une grande nation. Claude Lévi-Strauss, rapporte à propos des Nambikwaras d'Amazonie, une organisation politique toute différente, puisque le chef est désigné par son peuple, pour ses qualités de chasseur et de guerrier, mais il est aussitôt éliminé physiquement si ses commandements mènent à la disette ou à la défaite. Enfin, la critique est tout aussi forte, à propos des profondes inégalités économiques et de la soumission des malheureux à leur sort.

TEXTE : chap. 6 (« **Des Coches** ») du Livre 3

« Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puisque les Démons, les Sybilles et nous avons ignoré celui-ci jusqu'asteure ?) non moins grands, pleins et membrus que lui, toutefois si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son a,b,c ; il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il tait encore tout nu au giron, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice. Si nous concluons bien de notre fin, et ce poète de la jeunesse de son siècle, cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière quant le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie ; l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur.

Bien crains-je que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion, et que nous aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'était un monde enfant ; si nous ne l'avons pas fouetté et soumis à notre discipline par l'avantage de notre valeur et forces naturelles, ni ne l'avons pratiqué par notre justice et bonté, ni subjugué par notre magnanimité. La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et pertinence. L'épouvantable magnificence des villes de Cuzco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce Roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellemment formés en or ; comme en son

cabinet tous les animaux qui naissaient en son Etat et en ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages en pierreries, en plume, en coton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cédaient non plus en l'industrie. Mais, quant à la dévotion, observance des lois, bonté, libéralité, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en n'avoir pas tant qu'eux ; ils se sont perdus par cet avantage, et vendus et trahis eux-mêmes. »

Remarquable critique du colonialisme et des terribles massacres et pertes qui s'ensuivirent, et surtout de cette richesse culturelle inestimable que nous avons perdu en ne cherchant ni à comprendre, ni à partager avec ces grandes civilisations, estimant aveuglément la nôtre comme supérieure.

Ce que nous propose Montaigne au bout du compte par ces énumérations de coutumes, de mœurs et de pratiques étranges, c'est de constater cette extrême diversité et « continuelle variation des choses humaines ». Il accuse nos jugements de méconnaître l'inévitable mouvement qui agite le monde et chacun de nous, il nous invite à dépasser le particulier pour arriver à l'universel par la confrontation et le dialogue, par de-là le temps et l'espace, contrairement à toute tentation ethnocentrique. Il nous demande de penser comme Socrate, le philosophe du dialogue par excellence : Montaigne rappelle à ce propos cette anecdote : « On demandait à Socrate d'où il était. Il ne répondit pas d'Athènes ; mais : du monde ».

Deuxièmement, après l'exposé du regard que Montaigne porte sur la découverte du Nouveau Monde et de la colonisation qui s'en suivit, voyons maintenant comment Montaigne pense ses propres voyages.

De septembre 1580 à novembre 1581, Montaigne voyage avec quelques hommes à travers l'Allemagne, la Suisse et l'Italie et prends les eaux en divers endroits.

Comme l'écrit Stephan Zweig, dans son beau texte sur Montaigne, à propos de ses voyages : « C'est un voyage sans but, un voyage pour l'amour du voyage, ou mieux encore pour l'amour du plaisir du voyage. (…) Il ne fait pas de projets, il ne sait pas ce qu'il va voir, bien au contraire il ne veut en aucun cas le savoir à l'avance ». Montaigne voyage pour s'émerveiller du monde là où il se trouve, non pour aller ailleurs, il ne se sent pas étranger dans les pays étrangers, il est partout chez lui, il s'installe partout : où qu'il soit, c'est toujours le centre du monde. Je cite son journal, écrit en partie par un secrétaire :

« Quand on se plaignait à lui, de ce qu'il conduisait la troupe par chemins divers et contrées, revenant souvent bien prés d'où il était parti (ce qu'il faisait ou recevant l'avertissement de quelque chose digne de voir, ou changeant d'avis selon les occasions), il répondait qu'il n'allait, quant à lui, en nul lieu que là où il se trouvait, et qu'il ne pouvait faillir ni tordre sa voie, n'ayant nul projet que de se promener par les lieux inconnus…). Seul le changement l'attire et rien ne le charme autant dans ce voyage que le fait que tout sera différent, le langage, le ciel, les coutumes et les hommes, l'atmosphère et la cuisine, la rue et le lit ». Montaigne écrit : « et je ne sache meilleure école, comme je l'ai dit souvent, à former la vie que lui propose incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances, et lui faire goûter une si perpétuelle variété de forme de notre nature ».

Cette si grande variété et changement continuel des mœurs et des coutumes des hommes qu'il constate en voyage, a fait naître en lui son horreur de tout système et de tout dogme, et en premier lieu, le refus de prétendre connaître l'homme en son essence. Pour Montaigne, l'homme est sans définition. En somme, la grande leçon philosophique du voyage est donc relativiste, voire sceptique. Montaigne est comme Pyrrhon, ce philosophe sceptique grec, dont il cultive la pensée, et qui comme lui, a beaucoup voyagé, en particulier en suivant la grande expédition d'Alexandre.

Le voyage est pour Montaigne un art de vivre, et il vit comme il voyage, au jour le jour. « La diversité des façons d'une nation à une autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soient les assiettes d'étain, de bois, de terre, bouilli ou rôti, beurre ou huile de noix ou d'olive, chaud ou froid, tout m'est un ». Ce qui compte c'est le changement et la variété. « Notre principale suffisance, c'est savoir s'appliquer à divers usages. C'est être, mais ce n'est pas vivre, que de se tenir attaché et obligé par nécessité à un seul train. Les plus belles âmes sont celles qui ont plus de variété et de souplesse… Si c'était à moi de me dresser à ma mode, il n'est aucune si bonne façon où je voulusse être fiché pour ne m'en savoir déprendre. La vie est un mouvement inégal, irrégulier et multiforme ». Montaigne voyage pour se libérer, et voyage au nez, et évite tout ce qui pourrait être une contrainte, même une contrainte qu'il s'imposerait à lui-même et veut rester libre envers lui-même. Mais le bénéfice du voyage ne s'arrête pas là, car si son regard en voyage lui permet de passer du particulier au général (« J'estime tous les hommes mes compatriotes, et embrasse un Polonais comme un Français »), il lui permet ensuite de revenir au particulier, en retournant au pays natal, chez lui. Il lui découvre alors un nouveau visage, de nouvelles valeurs, il n'est plus cet attachement sécuritaire et morose, mais devient le lieu d'une plénitude harmonieuse, et comme il le dit : « Ces interruptions me remplissent d'un amour récent envers les miens et me redonnent l'usage de ma maison plus doux ». Montaigne n'est pas un vrai nomade et encore moins un errant sans attache aucune. Ces voyages ne sont que des interruptions, comme il le dit.

Marcel Conche fait remarquer que Montaigne vit poétiquement, comme il pense. Montaigne le dit : « J'aime l'allure poétique, à sauts et à gambades, et vais au change indiscrètement et tumultuairement ». Voilà tout est dit du voyage et du « vagabondage » de son esprit et de son style (et il s'agit aussi du style de ses écrits). « C'est une épineuse entreprise, et plus qu'il me semble, de suivre une allure si vagabonde que celle de notre esprit ; de pénétrer les profondeurs opaques de ses replis internes ; de choisir et arrêter tant de menus airs de ses agitations ». Il y a chez Montaigne un entrecroisement, entre, le voyage, son esprit et son style. Montaigne vit, écrit, et voyage en poète, car c'est de cette manière que l'on peut espérer être heureux et en étroite relation avec son esprit, ou soi-même.

On peut effectivement lire le journal de voyage de Montaigne paru en livre de poche, mais c'est un extrait des « Essais », Livre 3, chap. 9, que nous allons lire : **TEXTE**, intitulé « **De la vanité** ».

« Outre ces raisons, le voyager me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle excitation à remarquer les choses inconnues et nouvelles. Et je ne sache point

meilleure école, comme j'ai dit souvent, à former la vie que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances, et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature. Le corps ni est ni oisif ni travaillé, et cette modérée agitation le met en haleine. Je me tiens à cheval sans démonter, tout coliqueux que je suis, et sans m'y ennuyer, huit et dix heures. (…) En cette commodité de logis que je cherche, je n'y mêle pas la pompe et l'amplitude : je la hais plutôt ; mais certaine propriété simple, qui se rencontre plus souvent aux lieux où il y a moins d'art, et que nature honore de quelque grâce toute sienne. (…) Moi, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal. S'il fait laid à droite, je prends à gauche ; si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arrête. (…) Ai-je laissé quelque chose à voir derrière moi ? J'y retourne ; c'est comme mon chemin. Je ne trace aucune ligne certaine, ni droite ni courbe. Ne trouvé-je point où je vais, ce qu'on m'avait dit ? Comme il advient souvent que les jugements d'autrui ne s'accordent pas aux miens, et les ai trouvés plus souvent faux, je ne plains pas ma peine ; j'ai appris que ce qu'on disait n'y est point.

J'ai la complexion du corps libre et le goût commun, autant qu'homme du monde. La diversité des façons d'une nation à une autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soient des assiettes d'étain, de bois, de terre, bouillies ou rôties, beurre ou huile de noix ou d'olive, chaud ou froid, tout m'est un, et si un que, vieillissant, j'accuse cette généreuse faculté, et aurais besoin de la délicatesse aux leurs : il me semble être hors de leur éléments quant ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et abominent les étrangères. (…) Au rebours, je pérégrine très saoul de nos façons, non pour chercher des gascons en Sicile, (j'en au assez laissés au logis) ; je cherche des Grecs plutôt, et des Persans : j'accointe ceux-là, je les considère ; c'est là où je m'arrête et où je m'emploie. Et qui plus est, il me semble que je n'ai rencontré guère de manières qui ne vaillent les nôtres. Je couche de peu, car à peine ai-je perdu mes girouettes de vue ».

Descartes (1596-1650)
« *le grand livre du monde »(Discours de la Méthode).*

Ce que les livres ne lui ont pas appris, Descartes va le demander au « grand livre du monde ». Ce livre, il faut le vivre en voyageant. Il a voyagé dans toute l'Europe, et a passé plus de temps, dans le temps de sa vie adulte, à l'étranger qu'en France.

Descartes fut un voyageur bien différent de Montaigne, en cela que l'expérience de la diversité des mœurs, ne le conduit pas vers le scepticisme, mais vers un jugement plus assuré quant à la découverte de la vérité. Si Descartes tire comme leçon des voyages, une grande tolérance et un certain relativisme, il découvrira aussi que derrière la diversité des hommes, il y a une nature humaine universelle, capable de bon sens et de vérité. Montaigne fera de son doute « le mol oreiller » de son existence, Descartes, lui, ne fait du doute que le moyen de découvrir l'indubitable vérité. Autre point qui distingue Descartes de Montaigne : Descartes avait par prudence choisi de s'installer hors de nos frontières, particulièrement en Hollande, pays d'accueil et de tolérance, pour se protéger contre la censure politico-religieuse, et il semble vouloir renoncer à voyager « où les incommodités sont infaillibles et les avantages fort incertains », bien que le dernier voyage imposé par la reine de Suède, lui fut fatal en 1649. De fait nous allons voir, en partant d'un extrait de la

première partie du « Discours de la Méthode », que c'est autant à l'intérieur de lui-même qu'il découvrira les chemins de la vérité, que dans « le grand livre du monde ».

Première partie du « Discours de la Méthode ».

« C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres. Et me résolvant de ne chercher plus d'autres science, que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employais le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout a faite telle réflexion sur les choses qui se présentaient, que j'en puisse tirer quelque profit. Car il me semblait que je pourrais rencontrer beaucoup plus de vérités, dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'événement le doit punir bientôt après, s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet, touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet, et qui ne lui sont d'autre conséquence, sinon que peut être il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer d'autant plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables. Et j'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai du faux, pour voir clair en mes actions, et marcher avec assurance en cette vie.

Il est vrai que, pendant que je ne faisais que considérer les mœurs des autres hommes, je n'y trouvais guère de quoi m'assurer, et que j'y remarquais quasi autant de diversité que j'avais fait auparavant entre les opinions des philosophes. En sorte que, le plus grand profit que j'en retirais était que, voyant plusieurs choses qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes et ridicules, ne laissent pas d'être communément reçues et approuvées par d'autres grands peuples, j'apprenais à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avait été persuadé que par l'exemple et par la coutume, et ainsi je me délivrais peu à peu de beaucoup d'erreurs, qui peuvent offusquer notre lumière naturelle, et nous rendent moins capables d'entendre raison. Mais après que j'eus employé quelques années à étudier ainsi dans le livre du monde et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour résolution d'étudier aussi en moi-même, et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devais suivre. Ce qui me réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne fusse jamais éloigné, ni de mon pays, ni de mes livres ».

Quelques remarques en commentaire de ce texte :

- « …en moi-même… » Une sagesse empirique en voyageant, puis la science proprement dite.
- « …le grand livre du monde… » Comme le dit Montaigne, qu'il a lu, ce grand monde, qu' « il nous faut regarder pour nous connaître de bon biais ».
- « …à m'éprouver moi-même… » comme le dit Lucien Guirlinger, en rappelant l'homme d'action que fut Descartes : « l'expérience du voyage enseigne à éprouver la vérité dans l'action, par l'action ». « C'est avant tout nous-même que le voyage met à l'épreuve ».
- « …expériences… » Sens purement empirique. Descartes est un homme moderne, qui reste très attentif à l'observation des hommes avant de les saisir par la voie purement

spéculative (les hommes de lettres ou les scolastiques). Voir « …aucun effet… » la stérilité de la spéculation de la scolastique.

- « Mais après que j'eus employé quelques années… étudier aussi en moi-même… » Il ne s'agit pas de perdre son esprit dans la diversité infinie des expériences, mais d'en tirer profit ; ce qui ne peut être réalisé que par l'effort de son propre entendement, dans la recherche de la vérité.

Rousseau (1712-1778)
« *Moi qui vous parle du haut de mes montagnes…*».
(Profession de foi du Vicaire savoyard)

L'autre grand voyageur, et philosophe, fût sans aucun doute Rousseau. Mais c'est un autre voyageur que Montaigne et Descartes, qui allaient à cheval. Car Rousseau voyage à pied. C'est un grand marcheur, particulièrement dans les Alpes bernoises (Il a franchi le col du Simplon à pied). Il a visité Londres et vécu en Angleterre de 1762 à1765 avec Hume ; il nous a fait part, de son voyage en Italie, à Turin ou à Venise où il a vécu. C'est un marcheur, qui, à partir de son corps en mouvement, se met à penser. Que l'on pense à ses promenades au Château de Chenonceau, ou en Suisse, marchant, herborisant, et enfin à Ermenonville où il mourut en 1778, et écrivit ses célèbres : « Rêveries d'un Promeneur Solitaire ». Avec Rousseau, comme avec Montaigne, et nous le verrons avec Nietzsche, le voyage, la marche, le corps en mouvement, produit chez ces philosophes, l'élan de leur pensée.

Dans l' « Emile » (Livre 5), il écrit ceci : « Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval ; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercices qu'on veut. On observe tout le pays ; on se détourne à droite à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. (…) Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes ; je passe partout où un homme peut passer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir ; et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. »

Dans « Les Confessions » (T.1 L.2), à propos d'un voyage à Turin, il écrit ceci : « Ce souvenir m'a laissé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, surtout pour les montagnes et pour les voyages pédestres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours, et toujours avec délices. »

A propos de son voyage à Paris, à pied (C.1 L.4), il écrit encore : « Je mis à ce voyage une quinzaine de jours, que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étais jeune, je me portais bien, j'avais assez d'argent, beaucoup d'espérance, je voyageais, je voyageais à pied, et je voyageais seul. »

Il faut souligner ce point important : le lien étroit qu'il y a entre la marche, la pensée et le récit chez Rousseau. Il aime le mouvement du corps, et son esprit, son imagination s'y accordent mieux dans le rythme de la marche. On peut parler d'une véritable complicité entre la marche et sa pensée, comme il l'écrit (C1,L.4) : « Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose dire, que dans ceux que j'ai fait seul et à

pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées ; je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit ».

Mais il y a encore un autre élément qu'il faut lier à la marche et à la pensée, c'est la liberté. Toujours dans les « Confessions », L.4, : « La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré, sans gêne et sans crainte. Je dispose en maître de la nature entière ; mon cœur, errant d'objet en objet, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentiments délicieux ».

La marche c'est la liberté, mais aussi la jouissance, l'émerveillement. A la fin de sa vie, au cœur de la nature, son âme s'apaise, et dans les « Rêveries », cette jouissance trouve sa forme la plus extrême dans un état de félicité quasi mystique, une véritable ataraxie, où il éprouve « un sentiment précieux de contentement et de paix… ».

La vie de Rousseau est à l'image de sa pensée, et il a connu les trois dimensions de l'homme : l'homme du peuple, l'homme civil et l'homme naturel. A la fin de sa vie, il réalise le point le plus élevé de sa pensée : se conformer pleinement aux lois que lui prescrit la nature, et enfin trouver la plénitude de son être et le bonheur, et c'est en lui-même qu'il découvre cet homme naturel.
Cet homme naturel, Rousseau l'a également pensé, et de deux manières :

- comme pédagogue ou il éduque cet enfant, Emile, conformément à sa nature.
- comme anthropologue, en construisant et imaginant un homme à l'état de nature (« Discours sur l'origine et les fondements des inégalités parmi les hommes »).

Sur ce dernier point, je voudrais vous faire part de quelques pensées remarquables de Claude Lévi-Strauss, grand voyageur et ethnologue, à propos de Rousseau, considéré par lui, comme le fondateur des sciences de l'homme.

Retenons simplement, un aspect important de ce regard éloigné que Rousseau porte sur l'homme. Lévi-Strauss cite un passage de l' « Essai sur l'origine des langues », où Rousseau écrit : « Quand on veut étudier les hommes, il faut apprendre à porter sa vue au loin ; il faut d'abord observer les différences pour découvrir les propriétés ». Lévi-Strauss souligne l'importance que constitue cette idée, cette règle pour l'ethnologie. Rousseau a en effet pensé et imaginé un homme à l'état de nature, (« qui n'existe pas et qui n'a jamais existé », dit-il) pour mieux comprendre l'homme que nous sommes devenus dans l'état de société. Et plus encore, puisqu'il mit tout son effort à se comprendre lui-même, cet homme le plus proche de lui, mais en passant par l'autre. Comme le dit Lévi-Strauss : « pour parvenir à s'accepter dans les autres, but que l'ethnologue assigne à la connaissance de l'homme, il faut d'abord se refuser en soi ». Et de citer la « Première Promenade » : « Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi, puisque je l'ai voulu ! Et moi détaché d'eux et de tout, que suis-je moi-même ? Voilà ce qu'il me faut d'abord chercher ». Robert Jaulin ethnographe, souligne, à partir de sa propre expérience avec le peuple Sara en Afrique, les difficultés et les contradictions que recèle cette approche ; deux logiques s'affrontent : la logique de l'autre, s'éprouver comme un autre

qui supposerait une immersion dans l'autre et sa culture (endotisme), et la logique de l'ethnologue qui supposerait un recul vis-à-vis de cet autre et de sa culture.

N'est-ce pas la question essentielle de tout voyageur dans cette rencontre avec l'autre ? Ne faut-il pas d'abord, se refuser en soi ? Ne faut-il pas devenir étranger à soi-même ?

Comment puis-je accueillir l'autre si je ne puis devenir moi-même un autre ? Si nous devons démontrer que « l'autre est un je », il faut en commencer par une objectivation radicale : « je est un autre ». Ce qui est proprement la thèse de Sartre que j'ai eu l'occasion de développer ici : Tout désir d'être comme une chose, un être en soi, fermé de toute part, une pure essence donc, ne peut être qu'une tentative de mauvaise foi. Je ne suis pas intelligent ou bête par nature, mais ce sont mes actes qui peuvent être jugés intelligents ou bêtes. Comme le dit Sartre, « La bêtise, c'est l'intelligence qui se prend pour une chose ». Il faut accepter sa propre altérité, celle qui se dévoile aussi par le regard de l'autre, et me permet d'accueillir cet alter ego, qui certes peut mettre en danger ma liberté, comme le dit Sartre, mais sans lequel, je n'aurai aucune perspective sur moi, et donc sans conscience de soi. N'est-ce pas aussi l'effort de toute démarche philosophique que la reconnaissance de sa propre altérité ? Comme le dit Lucien Guirlinger dans son « Voyages des philosophes et philosophie du voyage » : « Avant d'entrer en soi-même, il faut sortir de soi ».

Mercredi 9 décembre : **Quatrième partie.**

Flaubert en Egypte

Le regard des voyageurs (2).

Nous allons parler aujourd'hui d'un autre regard que des voyageurs ont portés ou portent sur cet Ailleurs et sur l'Autre ; regard qui donnera lieu à des représentations qu'il nous faudra expliciter et critiquer : l'Orientalisme et l'Exotisme.

Commençons par l'Orientalisme.

Cet Orientalisme, et ses représentations de « l'Autre oriental », se situent à la confluence de deux préoccupations : l'Orientalisme d'un côté, qui a une visée scientifique et l'amour de l'Orient de l'autre, qui est une projection irréfléchie d'un désir d'Orient, un désir d'ailleurs, cet Ailleurs étant situé en Orient.

Qu'il faille distinguer ces deux manières de se rapporter à l'Orient, c'est ce que montre l'origine étymologique des mots « orientaliste » et « orientalisme. En effet, ce sont des mots qui sont dérivés d'un adjectif : « oriental », qui signifie d'abord « situé » à l'Orient » puis, vers la fin du 18ième siècle, il en vient à signifier : qui évoque l'Orient, qui rappelle l'Orient dans l'esprit des occidentaux. Glissement intéressant parce que, dans le premier cas, c'est la géographie qui domine ; mais dans le second sens, et dés qu'il n'est plus question que d'une évocation, on a affaire à de l'imaginaire : l'Orient sera désormais caractérisé par un imaginaire, et non plus par une géographie. Or, cette réalité orientale imaginaire apparaît en même temps que le romantisme en France, dans l'œuvre de Chateaubriand (vers 1797).

Le substantif : « un orientaliste » apparaît en 1799 ; puis « orientaliste » devient un adjectif en 1803. Or, pendant la plus grande partie du 19ième siècle, « orientaliste » a d'abord signifié : celui qui étudie les langues et les civilisations orientales. Mais à partir de la deuxième moitié du 19ième siècle, « Orientaliste » passe dans le domaine pictural (peinture qui méritera une petite présentation à la suite).

Il nous faudra donc distinguer :

- une anthropologie comme savoir : elle vise à établir une vérité sur l'Autre et l'Ailleurs orientaux. Cette anthropologie s'exprime dans l'Orientalisme.
- une anthropologie irréfléchie : elle est grevée par des schèmes idéologiques et produit l'amour de l'Orient.

Ces deux préoccupations ne sont pas hermétiques et ces deux discours peuvent se croiser ou se mêler.

Commençons par l'Orientalisme dit scientifique. Je me contenterai d'opposer deux savants, de deux époques différentes : Anquetil-Dupeyrron (1731-1805) et Ernest Renan (1823-1892).

Anquetil-Dupeyrron est la figure du héros romanesque (qui trouve son roman « Le Guerrier de l'esprit » d'Annick Bernard 1983), totalement désintéressé, vivant dans la solitude et d'une pauvreté ascétique (alors que sa famille est riche), et pour compléter le tableau de cet excentrique personnage, (qui passe pour un mendiant à Paris et refuse l'aide de ses amis), il essuiera l'ingratitude des savants de son temps.

Lucette Valensi, (E.H.E.S.S.) dans son texte : « Eloge de l'Orient, éloge de l'Orientalisme », en contredisant les perspectives critiques de E. Saïd (Auteur sur lequel nous reviendrons), note que Anquetil-Dupeyrron est remarquable par son aversion pour l'ethnocentrisme, l'européocentrisme et pour son humanisme égalitaire, d'où sa formule : « Je suis un homme, j'aime mes semblables ; je voudrais serrer davantage les nœuds par lesquels la nature unit l'espèce humaine ». C'est en cela, un homme des Lumières.

Son don pour les langues est impressionnant : il apprend seul, le latin, le grec, l'hébreu et l'arabe. Puis il part en Indes en 1754, et apprendra le persan, le malabar, le bengali, le zend, et le pehlevi. Il traduira le Livre de Zoroastre et établira un dictionnaire pehlevi-persan. On lui doit aussi des ouvrages : « La Législation orientale » où il montrera, contrairement à Montesquieu, la rationalité des régimes sociopolitiques de l'Inde, de la Perse et de l'Empire Ottoman. Puis il publie : « Les recherches historiques et géographiques sur l'Inde », car il a aussi des qualités d'historien et de géographe. Il faut également souligner qu'il ne s'agit pas de mission religieuse mais de savoir profane. Il a même pensé au modèle d'un « corps de savants voyageurs » que je trouve intéressant de vous présenter.

« Propositions pour un « corps de savants voyageurs » : 80 académiciens envoyés par paires aux quatre coins du monde, pour y séjourner douze ans, à l'exception de huit d'entre eux, postés moitié au port de Lorient, moitié dans celui de Marseille pour le soutien logistique des missionnaires absents. Puis des missions tournantes : tous les quatre ans, et toujours par paire, de jeunes académiciens iraient visiter ceux qui sont en poste, pour leur apporter des secours et rapporter à Paris leurs ouvrages. Une fois rentrés, ces savants voyageurs formeraient, à Paris encore, un « Corps particulier » avec d'autres savants habiles dans la connaissance des langues et des Peuples. Ce corps mettrait au net les connaissances rapportées de ces missions et les publieraient.

Préparation des académiciens : ils sauront l'hébreu, quelques langues modernes d'Europe, l'histoire ancienne, un peu de théologie, de métaphysique et d'astronomie. Sur place, ils iront par paire, pour s'entraider et tromper l'ennui et la solitude. Bornant leurs excursions à 15-20 lieues de leur résidence, ils apprendront la langue vulgaire. Ils iront ensuite à 2-300 lieues à la ronde, ils apprendront les langues sacrées, de manière à trouver les langues mères dans leur première pureté, et composeront des grammaires et des dictionnaires de ces langues, ainsi que leur histoire. Ils feront acquisition des ouvrages rédigés dans les langues. Puis ils se lanceront dans la rédaction de l'histoire de ces pays, qu'il conviendra de rapporter aux chronologies canoniques : ancienne, hébreu, perse, mahométane, indienne ».

Quel est son projet ? Etablir un savoir profond sur l'Autre, savoir dont le seul objet est au-delà de l'unité proclamée du genre humain, en mettant en valeur, l'intelligence des histoires et des cultures multiples. L'étude des langues et de l'histoire des pays d'Asie devrait selon Anquetil-Dupeyrron, je le cite : « fournir le moyen d'assurer les droits imprescriptibles de l'humanité ». Il écrit ceci en 1778, donc avant la Déclaration des Droits de l'Homme !

Son œuvre emprunte également à la littérature de voyage, dans laquelle il montre sa capacité à une acculturation profonde, s'habillant et pratiquant les religions comme les natifs des pays visités. Il pratique aussi fort bien l'ironie, faisant penser en cela à Montaigne, et il écrit ceci : « J'avoue d'abord que les Indiens négligent certains moyens de s'enrichir que l'intérêt pourrait leur indiquer. Par exemple, ils n'ont pas encore tenté d'ériger en commerce réglé ces ventes de chair humaine qu'on appelle en Europe la traite des nègres. En cela ils sont moins avancés que nous ». Texte écrit en 1778 !!!

Presque un siècle après Anquetil-Duperron, le grand philologue et savant orientaliste Ernest Renan est avant tout un homme de la deuxième moitié du 19ième s. La France a à cette époque, de grandes ambitions coloniales. Il est évident que les considérations de Renan sur les orientaux s'inscrivent dans une Europe dont l'expansion commerciale se prolonge irrésistiblement par le contrôle politique de toutes les régions du monde et ne s'embarrasse pas de considérations critiques sur la légitimité de cette expansion.

Edward W. Saïd, dans son ouvrage : « L'Orientalisme » (sous titre : L'Orient crée par l'Occident), veut montrer que l'Orientalisme, y compris au sens scientifique, ne peut pas prétendre à un savoir objectif, mais au contraire, se parant de structures intellectuelles (linguistique, philologie…) Renan est un philologue, il ne fait que refléter les représentations impérialistes, avec tout ce que cela implique de mépris, de condescendance et de méconnaissance. L'Orientaliste veut parler pour l'Orient, et reconstruire, un Orient mort ou négligé afin, dit E.Saïd pour « préparer la voie pour les armées, les administrations ». Bref cet Orientalisme sous couvert de scientificité est l'instrument du colonialisme.

Ajoutons à cela concernant Renan, les opinions antisémites sur les sémites orientaux (on sait aussi les affinités de Renan pour Gobineau auteur d'une théorie sur l'inégalité des races). Il écrit ceci :

« En tout chose, on le voit, la race sémitique nous apparaît comme une race incomplète par sa simplicité même. Elle est, si j'ose le dire, à la famille indo-européenne ce que la grisaille est à la peinture, ce que le plein chant est à la musique moderne ; elle manque de cette variété, de cette largeur, de cette surabondance de vie qui est la condition de la perfectibilité ».

Mais écoutez aussi sa condamnation de l'islam que je viens de lire dans un article du « Monde Diplomatique », cité par Henry Laurens professeur au Collège de France :

« L'islam est la plus complète négation de l'Europe, l'Islam est le fanatisme, comme l'Espagne de Philippe 2 et l'Italie de Pie 5 l'ont à peine connu ; l'Islam est le dédain de la science, la suppression de la société civile ; c'est l'épouvantable simplicité de la pensée sémitique, rétrécissant le cerveau humain, le fermant à toute idée délicate, à tout sentiment fin, à toute recherche rationnelle, pour le mettre en face d'une éternelle tautologie : Dieu est Dieu. »

Voilà bien une opinion qui plairait aujourd'hui à l'extrême droite helvétique…

Je n'insiste pas. Vous voyez, j'en suis sûr, l'écart d'honnêteté intellectuelle, de respect et d'humanité qu'il y a entre ces deux savants, Anquetil-Dupeyrron et Ernest Renan (Quoique Renan ait pu écrire par ailleurs des choses remarquables sur l'idée de Nation). Il fait souligner à ce sujet que l'époque de Renan, la Troisième République, n'est pas non plus, exempte d'un scientisme racialisant, comme chez Jules Verne par exemple. N'oublions pas non plus les propos du père de l'Ecole Publique, Jules Ferry : « Il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le droit de civiliser les races inférieures ».

Venons en maintenant à l'Orientalisme, conçu comme amour de l'Orient, bien représenté par des écrivains Français du 19ième s.

Les écrivains du 19ième s. ont beaucoup voyagé : Chateaubriand, Vigny, Théophile Gautier, Hugo, Nerval Stendhal, Mérimée. Ils vont former une société fortement cosmopolite, qui parlent les langues étrangères, et ont un désir authentique de rencontrer la vie commune des peuples visités. Il suffit de lire le « Voyage en Espagne » de Théophile Gautier, pour se rendre compte de l'attention de tous les jours, qu'il porte aux mœurs, aux coutumes et traditions des Espagnols, en voyageant en diligences, sur des routes difficiles, peu sécurisées et épuisantes. Je ne peux résister au plaisir de vous lire un passage de son « Voyage en Espagne » (Chapitre 6) :

« Après avoir avalé quelques garbanzos qui sonnaient dans nos ventres comme des grains de plomb dans des tambours de basque, nous rentrâmes dans notre boîte, et la course au clocher recommença. Cette voiture après ses mules était comme une casserole attachée à la queue d'un tigre : le bruit qu'elle faisait les excitait encore davantage. Un feu de paille allumé au milieu de la route failli leur faire perdre le mors aux dents. Elles étaient si ombrageuses, qu'il fallait les tenir par la bride et leur mettre la main sur les yeux lorsqu'une autre voiture venait en sens inverse. Règle générale, lorsque deux voitures traînées par des mules se rencontrent, l'une des deux doit verser. Enfin, ce qui devait arriver arriva. J'étais en train de retourner dans ma tête, je ne sais quel lambeau

d'hémistiche, comme c'est mon habitude en voyage, lorsque je vis venir de mon côté, décrivant une rapide parabole, mon camarade qui était assis en face de moi ; cette action bizarre fut suivi d'un choc très rude et d'un craquement général : « Es-tu mort ? » me demanda mon ami en achevant sa courbe. « Au contraire », répondis-je ; et toi ? « Très peu », me répondit-il. Et nous sortîmes au plus vite par le toit défoncé de la pauvre voiture qui était brisée en mille pièces ».

Voyons aussi le voyage de Stendhal et son beau texte « Promenades dans Rome », qui peut encore servir de guide pour nous aujourd'hui, et où il écrit : « Nous voulons connaître les habitudes sociales au moyen desquelles les habitants de Rome et Naples cherchent le bonheur tous les jours ». Remarquons que Stendhal porte son intérêt non exclusivement aux beautés de Rome, mais aussi au peuple italien. Il y a dans ce désir de voyager quelque chose d'une passion sensuelle et érotique, particulièrement chez ces écrivains romantiques comme Nerval ou Novalis en Allemagne.

Dans son beau « Voyage en Orient », Nerval pousse si loin son amour de l'Orient, un Orient fruit aussi de son imagination de poète, qu'il le poussa à acheter une femme, la belle Zeynab, esclave javanaise capturée par les pirates arabes, pour lui rendre sa liberté. Cet amour qu'il a pour l'Egypte se cristallise au travers de ce coup de foudre pour une femme orientale. Avec Nerval, l'on comprend bien que le voyage a une dimension onirique, imaginaire. E. Saïd dit à propos de Nerval : « L'Orient symbolise la propre quête onirique de Nerval, et cette femme fugitive qui en est le centre, à la fois comme désir et comme perte ». En fait Nerval dans son voyage, ne fait que poursuivre le roman de sa vie, par une relation physique de sympathie avec l'Orient : « J'aime à conduire ma vie comme un roman. »

Nous comprenons que le voyage à travers l'Orient se fait aussi à travers les méandres de l'esprit de ces grands écrivains. Novalis par exemple dira : « Nous rêvons du voyage à travers l'univers, l'univers n'est-il donc pas en nous ? Les profondeurs de l'esprit nous sont inconnues. C'est en nous, sinon nulle part, qu'est l'éternité avec ses mondes, le passé et l'avenir. Le chemin mystérieux va vers l'intérieur ».

Nous comprenons également, que le voyage, ce n'est pas, d'abord un changement de lieu, mais une relation de l'Ailleurs avec l'intérieur, avec ce qui brûle en nous comme un appel, le souffle de l'esprit qui nous dit : « Partons ». Je retrouve dans cet ordre d'idée les propos de Michel Le bris, dans le « Grand Appel » : « Quittez les cavernes de l'Etre. Venez. L'esprit souffle au-dehors de l'esprit. Il est temps d'abandonner vos logis. Cédez à la toute Pensée. Le merveilleux est à la racine ».

Nous allons en commencer par Nerval et son « Voyage en Orient ». C'est certes un voyageur au long cours, mais c'est aussi un grand marcheur dans les rues de Paris. Restons en à son « voyage en Orient ». Nous allons voir que chez Nerval, coexiste une fascination, une certaine sidération pour l'Orient et en même temps une réflexion critique. Ce qui donne à l'ensemble un jeu de miroir, dans lequel il cherche : d'une part, à rencontrer l'Autre ou à s'identifier à lui, et à rompre avec l'Occident bourgeois dont il

critique l'individualisme et la cupidité, et d'autre part à mettre en question sa propre identité, (se perdre dans l'altérité de l'Autre oriental).
Nerval reconnaît à l'Autre oriental une valeur « civilisationnelle » égale à celle de l'homme occidental.

« Dois-je me défendre prés de toi de mon admiration successive pour les religions diverses des pays que j'ai traversé ? Oui, je me suis senti païen en Grèce, musulman en Egypte, panthéiste au milieu des Druses et dévot sur les mers aux astres-dieux de la Chaldée ; mais à Constantinople, j'ai compris la grandeur de cette tolérance universelle qu'exercent aujourd'hui les turcs ».

Son œcuménisme, sa tolérance et son plurilinguisme lui permettent d'incarner le rêve d'une société fraternelle. L'orient de Nerval, comme celui de Flaubert, est un Orient, ni saisi ou approprié, ni réduit ou codifié, mais habité par un regard esthétique et par une imagination qui font de l'Orient un espace riche de possibilités.

Cette conception du voyage et du récit de voyage chez Nerval, n'est pas sans faire penser à ceux d'Henri Michaux, qui écrit en préface de « Un barbare en Asie » : « Joyeux, je fonçai dans ce réel, persuadé que j'en rapporterais beaucoup.
Y croyais-je complètement ? Voyage réel entre deux imaginaires. Peut-être au fond de moi les observais-je comme des voyages imaginaires qui se seraient réalisés sans moi, œuvre « d'autres ». Pays qu'un autre aurait inventé. J'en avais la surprise, l'émotion, l'agacement. C'est qu'il manque beaucoup à ce voyage pour être réel ». En fait, c'est l'imagination qui fait voyager, et c'est elle aussi qui excite le désir de voyager.

Evidemment, on ne peut pas reprocher à un voyageur d'abandonner tous ses instruments de lecture dont l'a doté sa culture. C'est la raison pour laquelle chez un Nerval ou Flaubert, ou un Théophile Gautier, on n'échappe pas à une inventivité esthétique exubérante, faisant des sociétés orientales le réceptacle de rêves surdimensionnés et exotiques, comme le montrera ce courrant pictural (l'Orientalisme en peinture). Ces peintres figureront cet exotisme au travers de la couleur orientale, ou du pittoresque. Le pittoresque c'est l'image (un cliché) d'un orient désiré et non l'orient réel. Ce qui ne veut pas dire que les peintres Orientalistes ne furent pas des voyageurs, et même de bons voyageurs. Beaucoup d'entre eux le furent comme : Delacroix, Chassériau, Gérôme, Benjamin-Constant, Henri Regnault, Gustave Guillaumet, Fromentin (Peintre et homme de lettres -1820-1876- à qui l'on doit un recueil de notes de voyage en Algérie, intitulé : « Un été dans le Sahara »)… Nous pouvons dire, en parodiant Heidegger, que ces peintres, ce qui est vrai aussi pour Nerval, habitent l'Orient en poètes.

Quant à Flaubert (« Voyage en Orient » -1849-1851), il s'est toujours prémuni contre toute opinion définitive, comme de toute idée reçue (Dictionnaire des idées reçues), et par conséquent ses réflexions en Egypte par exemple, sont la résultante d'un regard qui correspond bien à la rencontre, à la reconnaissance, à l'examen et à la représentation d'une altérité. Je le cite : « Celui qui, voyageant, conserve de soi la même estime qu'il avait dans son cabinet en se regardant tous les jours dans la glace, est un bien grand homme ou un bien robuste imbécile (…) ». Nous sommes donc loin de la littérature d'un Pierre Loti par exemple, où l'Autre, l'indigène, n'est que le figurant d'un spectacle dont

Loti est l'acteur central. L'Orient n'est plus alors qu'un décor pour les phantasmes des Européens. Nous sommes bien dans ce que Segalen dit de ces voyageurs, qu' « ils sont ivres d'eux- mêmes », et cherchent dans cet Ailleurs seulement un exotisme au sens d'un dépaysement superficiel, véritable mystification, comme on peut en voir dans certains films ou reportages.

Dans ses « Mythologies » Rolland Barthes écrit : « Un film, « Continent perdu », éclaire bien le mythe actuel de l'exotisme. « C'est un grand documentaire sur l'Orient dont le prétexte est quelque vague expédition ethnographique, d'ailleurs visiblement fausse, menée dans l'Insulinde par trois ou quatre italiens barbus.(…) Privé de toute substance, repoussé dans la couleur, désincarné par le luxe des images, l'Orient est prêt pour l'opération d'escamotage que le film lui réserve. (…) En somme l'exotisme révèle bien sa justification profonde, qui est de nier toute situation de l'Histoire (…) Face à l'étranger, l'Ordre ne connaît que deux conduites qui sont toutes deux de mutilation : ou le reconnaître comme guignol ou le désamorcer comme pur reflet de l'Occident. »

Quelques réflexions sur l'exotisme et sur l' « Essai sur l'exotisme » de Segalen.

On vient de voir comment cet amour de l'Orient est paradoxal, puisque cet exotisme fait perdre la réalité de l'Exogène. Ne faut-il pas retrouver un autre sens de l'Exotisme ?

Segalen (1878-1919), médecin de la marine ; voyage dans le Pacifique ; et fait trois séjours en Chine. Des œuvres remarquables (« René Leys », « Les Immémoriaux », « Equipée », « Thibet » , « le fils du ciel », l' « Essai sur l'Exotisme »).

« Je suis né pour vagabonder, voir et sentir tout ce qu'il y a à voir et sentir au monde ».

Examinons quelques points essentiels de sa théorie de l'exotisme.

Premièrement, le refus des impressions de voyage (détournement du sens de l'exotisme). L'exotisme essentiel est « celui de l'objet pour le sujet ». L'observateur est aussi exotique pour l'observé. D'où sa définition de l'exotisme : « l'exotisme c'est la perception du divers, du différent, c'est la « connaissance de quelque chose qui n'est pas soi-même ».

Deuxièmement, cette perception suppose un décalage qui refuse tout eurocentrisme, mais sans rejeter ses origines. Ce décalage vise une sorte de distance et opère un va-et-vient entre sa spécificité et la particularité de l'autre, afin de percevoir le beau et en jouir (dimension esthétique). Voilà qui s'oppose à la littérature coloniale (« proxénètes de la sensation du divers » dira-t-il).

Par sa conception de l'Exotisme Segalen s'inscrit en précurseur d'un certain nombre de préoccupations et d'approches qui seront celles de l'ethnologie contemporaine. Principalement de celles qui réclament que l'observateur, de faire abstraction d'une bonne part de ses propres modes de pensée, pour tenter de saisir de l'intérieur en partant de leur centre, en adoptant leurs propres valeurs, les civilisations différentes de la sienne. En cela cette approche ethnographique s'oppose au seul point de vue objectif et descriptif, qui recèle une prétention positiviste et qui en fait, n'est qu'un leurre. Cela me fait penser aussi

à l'Histoire selon Michelet, qui cherchait à communiquer avec le passé par sympathie avec lui (La Révolution Française).

Par exemple, Segalen dans « Les Immémoriaux », traduit la pensée et les traditions des Maoris, au travers de la vision picturale de Gauguin (Segalen arrive aux Marquises, juste après la mort du peintre et sauve aussi quelques-unes des toiles).
Revenons sur cette sensation du divers, qui définit l'exotisme selon Segalen. C'est une sensation, c'est-à-dire tout autre chose qu'une connaissance objective, mais une perception aigue et immédiate d'une distance, d'une altérité insaisissable en quelque sorte.

Lisons ce passage de l'« Essai sur l'exotisme » de Segalen :

«De l'exotisme comme une Esthétique du Divers. Introduction : la notion d'exotisme. Le divers.

Avant tout, déblayer le terrain. Jeter par-dessus bord tout ce que contient de mésusé et de rance ce mot d'exotisme. Le dépouiller de tous ses oripeaux : le palmier et le chameau ; casque de colonial ; peaux noires et soleil jaune ; et du même coup se débarrasser de tous ceux qui les employèrent avec une faconde niaise. Il ne s'agira donc ni des Bonnetain, ni des Ajalbert, ni des programmes d'agence Cook, ni des voyages pressés et verbeux…Mais, par Hercule ! quel nauséabond déblaiement !

Puis, dépouiller ensuite le mot d'exotisme de son acception seulement tropicale, seulement géographique. L'exotisme n'est pas seulement donné dans l'espace, mais également en fonction du temps.

Et en arriver très vite à définir, à poser la sensation d'exotisme : qui n'est autre que la notion du différent ; la perception du divers ; la connaissance de quelque chose n'est pas soi-même ; et le pouvoir d'exotisme, qui n'est que le pouvoir de concevoir autre ».

On aura compris que cette sensation d'exotisme, ce n'est pas quelque chose que l'on pourrait s'approprier comme un décors. Ce n'est pas cet état kaléidoscopique du regard touristique, qui saisit et réduit donc cet Ailleurs, cet Autre, au cliché banal, du cocotier et du chameau par exemple. Au contraire cette sensation du divers est une réaction sensible, vive et curieuse au choc d'une impénétrabilité qu'elle perçoit et dont elle jouit de la distance infranchissable. En fait cela suppose que le voyageur reste totalement libre et disponible vis-à-vis de l'objet qu'il ressent. C'est un « Exote » dira Segalen, qui est tout le contraire d'un fonctionnaire colonial, par exemple, qui exclut les incompréhensions, en les réduisant à des schémas de pensée archaïque, qu'il veut assimiler et soumettre à son pouvoir (« Coup de torchon » de Tavernier).

Ce pittoresque, cet exotisme pour cinéma hollywoodien, Michel Leiris dans « L'Afrique fantôme » fait la même critique que Segalen :

« De fil en aiguille, et à mesure que je m'accoutumais à ce milieu nouveau, je cessai de regarder les Africains sous l'angle de l'exotisme, finissant par être plus attentif à ce qui les en rapprochait des hommes des autres pays, qu'aux traits culturels plus ou moins pittoresques qui les en différenciaient ».

Le voyage doit rester une quête et non devenir une conquête, coloniale ou touristique. Que dire de tous ces espaces conquis par la puissance de l'industrie touristique, transformant des côtes entières en parcs clôturés, pour le « sea, sun and sexe » !

Cela me fait penser à cette réflexion tranchante de Lévi-Strauss : « Ce que d'abord vous nous montrez, voyages, c'est notre ordure lancée au visage de l'humanité ». L'industrie du tourisme, c'est 1 milliard de touristes prévu en 2010 !!!

En fait Victor Segalen fait l'éloge de l'altérité radicale. Il faut louer les incompréhensions. L'Exote est un être qui à chacun de ses pas, actualise une distance maximale entre lui et l'univers.

Je cite Segalen : « En même temps il faut, rechercher un exotisme radical. Il faut rechercher une espèce d' « exorbitation », qui viendrait briser le destin plat, qui a été celui du tourisme ». Cette « exorbitation », c'est la sensation du divers. Le voyageur, afin de vivre pleinement son voyage, se doit d'être un autre. Pour cela, le monde doit conserver sa puissance de transformation. Le voyage doit lui aussi conserver sa puissance de transformation. Il faut rechercher cette rupture subversive qui fait du voyage une expérience significative, une épreuve.

Frank Michel, sociologue et grand voyageur, auteur de quelques bons ouvrages sur le voyage, souligne cette expérience de rupture que doit être le voyage : « Un voyage authentique suppose un regard à la fois lavé de son exotisme facile et vidé de son angélisme commercial ». Car en fait le voyage n'échappe pas à une relation d'échange, dont le commerce équitable est aussi respectable. En effet, si l'on ne peut voyager seul, et préférer les petits groupes, il existe des organisations de « tourisme équitable ». « Le voyage est une invitation au dépouillement de soi, tout l'inverse d'un dépeçage de l'autre », écrit F. Michel.

Mon vieux maître Jankélévitch dans son livre « L'aventure, l'ennui, le sérieux », distingue deux notions : L'aventureux et l'aventurier. L'aventureux, c'est par exemple Théodore Monod, ce nomade marcheur du Sahara, développant ainsi une vraie philosophie de la vie. L'aventurier, c'est un professionnel suréquipé, un metteur en scène de l'exotisme, par exemple, un manager du « Paris-Dakar ».

J'en finirai ce soir, avant de vous projeter des reproductions d'œuvres des Orientalistes, en vous citant un passage de « Chemins d'écriture » de Jacques Lacarrière :

« Tout voyage véritable au cœur d'un pays ou d'un peuple consiste d'abord à perdre les images factices qu'on se forge sur lui (…) Perdre ses idées préconçues, ôter du visage des autres ces masques dont on les affuble (croyant peut être ainsi qu'on se les rend plus proches), c'est tôt ou tard devoir se retrouver nu devant soi et devant autrui ».

Lacarrière nous fait donc comprendre, que le voyage au bout du compte, fait naître, dans la rencontre avec l'Autre et l'Ailleurs, cet oubli de soi face aux autres, et donc un possible dévoilement de soi, révélant une autre identité, en une découverte extatique.

Projection de reproductions de peintures « Orientalistes »

L'Orientalisme en peinture ne fut pas une Ecole, car le lien entre les œuvres se trouve plus dans l'iconographie commune que dans le style. Il ne faut pas la confondre également avec le style décoratif en vogue à cette époque (2ième moitié du 19ième s.), à savoir les chinoiseries, les turqueries et les japonaiseries.

Les grands tableaux historiques de Delacroix, Gros ou Girodet, ainsi que les ouvrages illustrés des savants comme Vivant-Denon, qui suivirent les expéditions de Napoléon en Egypte, ont contribué à inspirer le mouvement Orientaliste.

Ces peintres furent tous de bons voyageurs, qui s'intéressèrent non seulement aux beautés prestigieuses de l'Oient, mais se soucièrent aussi aux autres aspects de la société : simples artisans, peuples des villes et des campagnes, mais aussi aux tribus misérables du Sud algérien, par exemple. C'est un art de l'aventure qui souvent exprimait un réel goût pour les sensations nouvelles, qui cependant n'excluait pas la compréhension et l'admiration des sites et des populations visités.

La technique reste variable, mais elle procède souvent, sur place, par des esquisses au crayon ou même des photographies (d'où l'influence de la photo sur la peinture).

Eugène Delacroix – Théodore Chassèriau- Jean-Léon Gérôme- Jean-Baptiste Huismans- Gustave Guillaumet- Henri Regnault- Les fréres Pavy- Benjamin Constant.

Mardi 15 décembre : **Cinquième partie**

Le voyage de l'esprit ou la philosophie comme manière de voyager
La philosophie est une pensée qui voyage.

« Il y a trois types d'hommes : les vivants, les morts et ceux qui voyagent en mer ». Cette citation de Platon exprime bien sa définition du voyageur, « ceux qui voyagent en mer », comme étant un certain type d'homme. Voyager à l'époque de Platon, c'est d'avance une aventure, qui suppose un caractère bien trempé, et un désir extrême de découverte, malgré la connaissance d'un réel danger. Quelle force Platon a-t-il eu pour vouloir traverser la Méditerranée et aller en Egypte ? Quelle puissance d'attraction devait représenter le savoir pour voyager avec tant de risque ? Pourquoi et comment le savoir, la pensée scientifique ou philosophique, voyageaient-ils, et voyagent encore autour de la terre ?

Nous allons tenter de comprendre la pensée philosophique comme une pensée qui voyage, ou plus exactement, des pensées qui se succèdent par filiations ou selon des courants, traversant les continents, et tels des marins découvrant de nouveaux horizons, on peut ainsi nommer les penseurs, les penseurs philosophes ou philosophes tout court.

Ce qui caractérise la pensée (comprenons la pensée plus ou moins philosophique – la poésie, la religion, la science, et la technique, qui précèdent la philosophie), c'est un mouvement de pensée, dont les navigateurs, les passeurs d'un continent à l'autre, sont des penseurs et des philosophes. Les passages entre tous ses savoirs ne sont pas toujours simples, la navigation est difficile, comme le rappelle le marin et philosophe Michel Serres, dans son ouvrage : « Le passage du Nord-Ouest ».

Il faut également souligner que la pensée philosophique (la théorie, la « théoria ») est une expérience privilégiée qui dépend de conditions historiques. Cette pensée, ou cette théorie va voyager avec, ou sous l'impulsion d'autres penseurs, et ne deviendra universelle que géographiquement, c'est-à-dire en des lieux particuliers du monde. Ces grandes pensées ne se déploient que dans l'espace-temps du monde, par leur propre voyage, et grâce aux colporteurs que furent ces intellectuels voyageurs.

Ces grands courants de pensée vont se mêler et formeront la tradition, et parfois une école de pensée. La tradition c'est un courant qui constamment se renouvelle, et se ressource sans fin. Je cite un passage de ses « Leçons sur l'histoire de la philosophie » de Hegel :

« (…) ce que nous sommes en fait de sciences et plus particulièrement de philosophies nous le devons à la tradition qui enlace tout ce qui est passager et qui est par suite passé, pareille à une chaîne sacrée, (…) qui a conservé et transmis tout ce qu'à crée le temps passé. Or cette tradition n'est pas seulement une ménagère qui se contente de garder fidèlement ce qu'elle a reçu et le transmet sans changements aux successeurs, elle n'est pas une immobile statue de pierre, mais elle est vivante et grossit comme un fleuve puissant qui s'amplifie à mesure qu'il s'éloigne de sa source. »

Hegel souligne ce mouvement continu de la tradition. Mais la tradition peut se tarir ou elle peut être oubliée, ou s'étouffer elle-même dans sa propre fermeture ou clôture. C'est ce que l'on appelle le traditionalisme (ce qui fût le cas avec certains aspects de la scolastique, fermeture et censure intellectuelle que combattra Descartes par exemple). De fait la philosophie pourrait mourir de n'être pas continuellement revivifiée, et même critiquée par d'autres philosophies. La religion ou les idéologies s'enferment au contraire dans la clôture du dogmatisme et refusent toute critique.

La philosophie va se former à partir de grandes traditions qui ont voyagé de l'Orient vers l'Occident, plus exactement, puisqu'il s'agit de philosophies et de sciences, vers la Méditerranée. Cet ensemble de formes culturelles (techniques, sciences, religions et philosophies), que chaque peuple élabore, Hegel l'appelle « Esprit ». Cet Esprit se réalise au travers de l'esprit des peuples, c'est-à-dire leur représentation du monde. C'est donc maintenant du voyage de l'Esprit, selon Hegel que je vais vous entretenir.

Hegel et le voyage de l'Esprit (« Leçons sur l'histoire de la philosophie »).

Je rappelle quelques points essentiels de la philosophie hégélienne.

C'est une philosophie de la vie. Ce n'est pas dans des essences abstraites qu'il faut comprendre la vie et le monde. Il faut comprendre le monde et penser le réel dans ce qu'il a de plus vivant. Pour Hegel, le concept n'est pas une simple construction intellectuelle, au moyen duquel nous nous donnons en quelque sorte une image du monde, pour lui, le concept est l'intériorité et la vie même des choses. Penser, c'est penser le réel en ce qu'il a de plus substantiel et de plus vivant.

La philosophie doit donc penser les choses dans leur totalité, dans leur unité, et donc dans leur mouvement. Car ce qui caractérise les choses, le monde et l'homme, c'est leur mouvement, leur changement, et pour l'homme, son histoire. La raison doit donc comprendre ce dynamisme qui commande à l'évolution des phénomènes eux-mêmes. La vérité des choses et des êtres n'est pas donnée en soi de manière immuable, mais elle doit advenir par un lent processus historique nécessaire et déterminé, qui traverse de multiples obstacles et contradictions.

Nous pouvons prendre comme exemple le vivant lui-même : l'arbre donne un fruit qui contient un germe, lequel va se développer en pourrissant le fruit ; mais à nouveau ce germe donnera un nouvel arbre. Ou bien encore l'exemple de l'Histoire : L'extension coloniale de Rome, eut pour conséquence la chute de la République avec la prise de

pouvoir de César, qui réalisera ainsi une forme politique mieux adaptée aux conditions nouvelles : la naissance du grand Empire Romain. Une forme politique succède à une autre par le jeu des contradictions, et leur dépassement par une forme nouvelle. Ce mouvement que l'on appelle dialectique, puisqu'il se joue avec le négatif des contradictions, c'est aussi le mouvement de la philosophie elle-même (C'est aussi ce que reprendra Karl Marx). C'est pourquoi dira Hegel, si nous comprenons bien ce prima du mouvement et de l'évolution sur toutes choses, alors dit-il :

« La diversité des philosophies prends aussitôt un autre sens ; car le divers n'apparaît plus, ainsi qu'on le comprend d'ordinaire, comme quelque chose de fixe, composé d'éléments indifférents les uns aux autres, quelque chose d'autonome, de multiple, etc. ; mais le divers doit être considéré comme en mouvement (mouvement qui rend fluides toutes les différences fixes et les réduit à des moments passagers).

Ainsi est anéanti, et remis à sa place d'un coup, tout le bavardage sur la diversité des philosophies, comme si le divers était quelque chose d'arrêté, de fixe, dont les éléments demeurent séparés ; bavardage qui se figure posséder, en prenant de grands airs envers la philosophie, une arme invincible contre elle et qui, fier de ses misérables définitions (véritable fierté de gueux) ne connaît même pas le peu qu'il possède et qu'il doit connaître, par exemple en ce cas la variété, la diversité. » Histoire de la philosophie.

Commentons ce passage : Loin de considérer la diversité des philosophies comme une contradiction remettant en cause la vérité et la vitalité de la philosophie, (ce que des ignorants feraient en disant : puisque les philosophes ne sont pas d'accord entre eux, alors la philosophie ne contient aucune vérité), Hegel, au contraire, affirme que cette diversité en mouvement qui s'accomplie dans le monde et qui constitue l'espace-temps du voyage de l'esprit, fait se rencontrer et progresser les pensées de différents continents, selon une géographie et une histoire que Hegel décrit dans son « Histoire de la Philosophie ».

Comment Hegel envisage-t-il cette géographie du voyage de l'Esprit ? Hegel reconnaît une connexion entre l'esprit d'un peuple et la nature. La nature jouant négativement, puisqu'elle définit les conditions globales de possibilité. Par exemple les modes de pensée techniques, religieux ou autres dépendent aussi des conditions climatiques, ou de la nature des sols, des environnements, comme la présence de la mer… Hegel va donc dégager un trajet que l'Esprit va suivre, dans son voyage d'Est en Ouest. (Je me demande si cette conception du développement de l'esprit des peuples, dans un espace élargi et une longue durée, ne rejoint pas celle de Fernand Braudel, le grand historien de cette même longue durée, et qui pensa aussi l'histoire des civilisations dans ce large bassin méditerranéen et sur un grand millénaire).

En effet c'est de l'Est, de l'Orient, que naît la première pensée abstraite (en terme de notion générale), qui est déjà philosophique, mais se rattachant à la religion. Je cite Hegel :

« La première philosophie que nous rencontrons, si nous passons à l'histoire de la philosophie, est la philosophie orientale. Dès la plus haute Antiquité, elle a été fort célèbre ; ainsi chez les Grecs, la philosophie hindoue ainsi que la sagesse égyptienne, ont été estimées très haut au temps des anciens ; (…) Nous pouvons donner comme exemple celui d'un grand voyageur, Pyrrhon d'Elis (365), fondateur de l'école sceptique, qui,

comme nous l'avons déjà dit, a beaucoup influencé Montaigne. Pyrrhon accompagna pendant dix ans l'expédition d'Alexandre le Grand en Orient, et appris beaucoup des sages indiens, qui vivaient nus et qui pour cette raison furent appelés par les Grecs, les Gymnosophistes. La notion grecque d'ataraxie vient en effet de la pratique indoue du « non agir » ; également indoue, cette volonté dominant la douleur qui caractérise la sagesse du sceptique Pyrrhon. Je cite encore Hegel :

« La première étape, en se rapprochant de la Méditerranée, fût l'école d'Alexandrie. A Alexandrie, dans ce centre du monde grec à son arrière-saison, on s'est beaucoup entretenu notamment de philosophie orientale et l'on a fait grand usage des principes orientaux. »

Nous savons en effet que Platon lui-même, autour de 395 av.JC, serait aller en Egypte et qu'il aurait séjourné plusieurs années à Héliopolis, d'où il aurait été enseigné, de science, de politique et de législation. Ce qui était aussi la destination d'autres grands voyageurs comme Hérodote.

La deuxième étape de ce voyage, c'est la maturation de la pensée philosophique et scientifique en Grèce. Hegel voit dans son séjour grec, le développement de cette conscience de la liberté subjective, et la pensée peut alors, dit Hegel, « savoir et vouloir les déterminations comme étant les siennes. »

De ce point de vue l'on peut dire que l'étape grecque dans le développement de la pensée philosophique, consiste dans le passage du « mutos » au « logos ». Les penseurs grecs de Ionie (la partie orientale de la Grèce antique), Thalès, Pythagore, Zénon et d'autres, vont élaborer les premières théories physiques, ne considérant que les éléments de la matière, en délaissant les vieux mythes fondateurs de l'époque archaïque. De cet Orient, la pensée philosophique hérite aussi de la tradition juive, et l'on sait comment cette tradition fût portée par la pensée grecque, puisque la bible fut traduite d'abord en grec.

Pour la troisième étape de ce voyage, il faut considérer l'importance prise par la tradition islamique, dont je vais vous entretenir peu après ces remarques.

Enfin, la quatrième étape de ce voyage, c'est la philosophie du monde moderne européen, la philosophie chrétienne et la philosophie moderne qui commence avec Descartes, sans oublier la science moderne, qui elle commence avec Galilée.

Hegel a pensé le développement de la philosophie, des sciences et des arts, selon un chemin traversant les continents, une marche qui n'a pas d'autre sens que celui de la dialectique elle-même, jouant des contradictions et de leurs dépassements. Ce long voyage de l'esprit est porté par des hommes, des passeurs d'Orient en Occident et vice-versa. L'on pourrait prolonger la vision hégélienne en constatant ce mouvement de la pensée de l'Europe vers l'Amérique du Nord. Il ne manque pas d'exemples de ces voyageurs intellectuels depuis le 18^{ième}s., qui firent passer le savoir des sciences et de la philosophie, par dessus l'Atlantique (citons en exemple, pour ne parler que des philosophes contemporains qui ont enseigné aux USA : Hannah Arendt, René Girard,

Paul Ricoeur, Michel Foucault, Jacques Derrida, ou Michel Serres). Mais y aurait-il un terme ou une fin à ce grand voyage de la philosophie ? Ce long fleuve de la pensée reste bien vivant, et le restera tant que voyageront les penseurs et les philosophies. L'on voit aujourd'hui comment il se régénère par d'autres ferments venant d'Asie. Attendons-nous à voir pour les années à venir dans ce voyage mondialisé (avec internet peut être), d'autres grands ferments pour la pensée.

Je voudrais souligner succinctement l'apport remarquable de quelques philosophes arabes et juifs, qui ont au Moyen Age, en quelque sorte ont sauvé l'immense capital intellectuel grec de l'oubli. Je retiendrai trois d'entre eux : Avicenne, Averroès, et Maïmonide.

Avicenne

Averroès

Maïmonide

Disons d'une manière générale, que la transmission de la philosophie grecque par les savants et traducteurs arabes a porté sur une bonne partie des œuvres grecques, particulièrement celle d'Aristote, et l'autre partie des œuvres grecques a dû attendre le 15ième s. pour venir de Byzance en Occident. On doit, par exemple, à un philosophe arabe du 10ième s. comme Al-Mabassir, un important texte de sentences de philosophes grecs, dont l'original grec est perdu. De fait nous devons aussi considérer aussi cette transmission arabe, comme un sauvetage de la culture grecque, et l'Occident ne serait pas devenu ce qu'il est devenu, sans ces intellectuels voyageurs arabes du Moyen-âge, qui passant du Moyen-Orient au Maghreb, puis en Espagne, ont nourri la philosophie chrétienne du Moyen Age. (Source : Abdurrahman Badawi, « La transmission de la philosophie grecque au monde arabe »).

Avicenne (Ibn Sina 980-1037), « le prince des médecins » disait-on de lui, fut un grand passeur de la pensée d'Aristote, et il a exercé une profonde influence sur l'Occident médiéval, car il faisait découvrir la pensée du philosophe grec, avant que l'Occident ne posséda la totalité du corpus aristotélicien. La théologie et la philosophie des 12ième, 13ième et 14ième siècles eussent été impensables sans lui, et il influença beaucoup le

philosophe et théologien chrétien Thomas d'Aquin. Sa vie fut un long voyage qui commence en Ouzbékistan, puis en Iran jusqu'à Hamadan, proche de l'Irak, où il mourut.

Dans un texte intitulé « De l'âme », il établit un raisonnement qui le rapproche de Descartes (avec 3 siècles d'avance) en montrant que si l'homme, dit Avicenne, « fait abstraction de ce qui n'est pas lui, notre homme saura voir de lui-même que l'être de l'âme n'est pas la même chose que l'être du corps. Bien mieux, il saura qu'il n'a pas besoin d'un corps pour percevoir son âme et savoir qu'elle existe. » On a là, à la fois l'idée d'une possible connaissance de soi immédiate, indépendante des sens, et l'idée de l'immatérialité de l'âme. Le rapprochement en effet s'impose : Les deux grands principes métaphysiques de Descartes, sont d'une part, le « cogito ergo sum », « je pense donc je suis », (J'ai la certitude d'être ou de penser en pensant, car on ne saurait disjoindre le sujet je, et l'activité de penser), et d'autre part, la distinction entre ce qui appartient à la matière (les substances étendues), notre corps par exemple, et les substances pensantes, comme l'âme, et qui par nature est immatérielle et éternelle.

Non seulement ces philosophes musulmans furent des passeurs, des continuateurs, mais aussi des créateurs ouvrant des perspectives modernes pour la science et la philosophie.

Averroès (Ibn Rushd 1126-1198), grand penseur de cette exceptionnelle période arabo-andalouse d'Espagne, (période faste où les savants arabes, juifs et chrétiens pouvaient échanger leur savoir), fût lui aussi un grand commentateur de la pensée d'Aristote et un aristotélicien fidèle (Il exprime sa fidélité en disant : « La doctrine d'Aristote est la souveraine vérité et son intelligence, la limite de l'intelligence humaine »). Il est né à Cordoue, puis lorsque Al Mansûr interdit la philosophie sous la pression des Oulémas, il fuit à Lucena, petite ville d'Andalousie, pour se réfugier au prés d'amis juifs, qui le traduiront et exporteront son oeuvre en occident, après sa mort à Marrakech.

Dans son « Traité décisif », Averroès fait preuve d'une grande clairvoyance pour ce qui est du conflit avenir entre les philosophes et les théologiens. En effet il dit qu'il n'y a pas de contradiction entre la philosophie et la loi divine, « le vrai ne peut pas contredire le vrai ». Ce qui justifie la possibilité pour les hommes de sciences d'interpréter la loi divine, c'est-à-dire le Coran, et pour les ignorants il suffira de s'en tenir à la lettre de la loi. La littéralité pour les ignorants et l'interprétation (l'objet de l'herméneutique) pour les savants philosophes. Averroès ne plie pas le philosophe au révélé, pour bâtir une théologie, il fait droit absolument à l'un et à l'autre, en les maintenant chacun dans sa sphère ; ce qui laisse toute latitude au travail autonome du philosophe. La réputation d'irréligiosité, voire d'athéisme d'Averroès, est probablement liée à la critique à laquelle, dans sa recherche de la paix religieuse, il a soumis la théologie musulmane. Les philosophes sont ceux, qui sont capables de résoudre par l'exégèse rationnelle les contradictions apparentes du Coran. Averroès fut condamné pour ses opinions philosophiques, peu conformes disait-on à l'orthodoxie islamique.

Je signale un beau film égyptien de Youssef Chahine : « Le destin », sur l'exceptionnelle vie d'Averroès, mais aussi les chroniques sur « France Culture »

d'Abdelwahab Meddeb où il fait souvent référence au problème majeur du conflit religieux islamique, à savoir l'obscurantisme de cette conception littéraliste du Coran. Je signale un bon ouvrage d'Abdelwahad Meddeb : « Contre prêches », dont les différentes chroniques posent bien le problème qui oppose aujourd'hui, comme hier, les tenants de l'interprétation savante et ceux de la compréhension littérale du Coran.

Maïmonide (1135-1204) philosophe et grand médecin est né à Cordoue puis mène une existence itinérante d'Alméria à Fès, puis à Jérusalem, et enfin au Caire. Toutes ses œuvres sont écrites en arabe, et seront ensuite traduites en hébreu, puis en latin. Il est le principal introducteur d'Aristote dans le judaïsme. Les latins vont particulièrement traduire le « Guide des égarés », source capitale de la théologie médiévale chrétienne. Maïmonide est l'exemple remarquable de cette synthèse intellectuelle entre la tradition juive, arabe et chrétienne, (il fut aussi l'ami d'Ibn Rushd), et par sa maîtrise de la langue arabe, il a transmis également des œuvres hébraïques, dont les originaux sont perdus.

Une dernière réflexion concernant cet apport considérable des penseurs arabes et musulmans du Moyen-Âge : Il y a, nous l'avons vu, une transmission de la pensée grecque en Occident par les penseurs musulmans. Mais ce qu'il faut dire aussi, comme le dit si bien Abdelwahad Meddeb dans « Le Pari des civilisations », que les musulmans ont aussi un occident qui leur est commun, par le seul fait de cette transmission. Par conséquent dit-il, il faut que les Arabes changent leur vision de l'Occident, comme la civilisation opposée à la leur, mais comme étant une composante de la civilisation arabe et musulmane. Pour cela il faut penser un autre islam : c'est le « Pari des civilisations », contre le choc des civilisations.

Mais de la même manière, il faut en finir avec cette « islamophobie » qui veut séparer les Grecs, les Arabes et nous, de peur que les Arabes soient aussi Grecs que nous. C'est ainsi que vient de paraître un livre de philosophes et historiens spécialisés, intitulé : « Les Grecs, les Arabes et nous » ; ces savants soutiennent paradoxalement, les liens profonds des Arabes, des Grecs et des latins. Les Arabes sont aussi Grecs et latins que nous ! Gare à ceux qui professent une « identité nationale » ! Ce chiffon rouge sarkozyste risque bien de s'enliser dans un faux problème sur le premier arrivé… Sommes-nous de purs latins ? Non plus que de purs Gaulois. Ces « restaurateurs » d'identité feraient bien d'y penser : Le lignage culturel d'une France latine et chrétienne pourrait bien n'être qu'un phantasme ! En fait notre identité est tout autant grecque qu'arabe, parce que latine et par ce que juive, comme nous venons de le voir.

Et comment ne pas voir, grâce à cette superbe exposition à l'Institut du monde arabe en 2006, cette considérable contribution des savants arabes du Moyen-Âge, tant dans les domaines de la médecine, de la cartographie, des mathématiques, et même de la mécanique et autres différentes techniques ? Il n'y a de fortes cultures que composites et métissées !

Cette idée d'un voyage de la pensée des savants et des philosophes, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, voyage compris comme le flux naturel des progrès de la science et de la marche de la philosophie, me fait songer à une thèse de Michel Serres. Sa thèse est la suivante : le savoir opère un tour du monde entre toutes ses formes, toutes ses

structures (totémismes, animismes, analogistes), qu'elles soient exotiques ou occidentales. Ce qui signifie que ces structures se retrouvent dans toutes les cultures, à des degrés divers et participent à la pensée humaine universelle, comme le montre également toute l'œuvre de Claude Lévi-Strauss. Souvenons-nous que la « pensée sauvage », ce n'est pas la pensée des sauvages, mais l'attribut universel de la pensée humaine, florissante dans l'esprit de tout esprit humain, qu'il soit de l'est ou de l'ouest, du nord ou du sud. Ainsi les œuvres de notre culture (celles des Inuits du Grand Nord, comme celles de nos inventeurs des sciences et des lettres), deviendraient, selon Michel Serres : « aussi rutilantes et chamarrées que des mappemondes », comme il le dit dans son essai :« écrivains, savants et philosophes font le tour du monde ». La pensée, sous toutes ces formes, participe de ce grand voyage de « l'Esprit » (Hegel) et de ses représentations du monde.

Nous allons maintenant parler d'un philosophe qui fut tout le contraire d'un voyageur, qui n'est jamais sorti de sa ville natale, qui est le plus sédentaire de tous les philosophes : Emmanuel Kant. Pourquoi me direz-vous, parler de voyage avec un tel philosophe ? Paradoxalement c'est ce philosophe « cul-de-plomb » (selon la formule de Nietzsche), qui a le mieux pensé la nature voyageuse de la pensée philosophique, dans son rayonnement universel.

J'emprunterai le titre de mon propos sur Kant, à un article de Michel Eltchaninoff dans le numéro 3 du magasine « Philosophie », intitulé : « Le cosmopolite immobile ».

Si Kant n'a jamais voyagé, (il fut cependant un marcheur du quotidien), il fut un fin connaisseur de la géographie, et l'on oublie souvent qu'il a enseigné cette discipline, d'ailleurs en plein essor au 18ième s.
Mais indépendamment de son savoir géographique, il faut comprendre sa vision philosophique du cosmopolitisme.

Dans un petit ouvrage intitulé : « Idée d'une Histoire universelle au point de vue cosmopolitique », Kant soutient la thèse suivante.

Si l'on considère la nature humaine, indépendamment des volontés individuelles et de la conscience qu'elles ont de leur existence propre, nous pouvons saisir le développement progressif de cette humanité comme n'importe quel phénomène de la nature, et voir les lois qui régissent ce développement dans son mouvement historique. Prenant en considération, non pas la raison humaine, mais le jeu des désirs et des passions, qui nous contraint à des accords de droit, nous comprenons le mécanisme qui conduit les hommes, malgré eux, vers le plein développement de leur qualité, c'est-à-dire un développement politique unificateur. En effet, la passion fait se déployer toute l'intelligence humaine, mais en même temps, elle est terriblement associable, (« L'insociable-sociabilité ») et elle lutte contre les passions de ses contemporains. Ne pouvant se passer de ses semblables, et ne pouvant détruire les autres sans se détruire lui-même, l'individu ou les Etats doivent rechercher des accords. C'est ainsi que naît le droit propre à chaque nation et le droit international. Ce développement politique mènera de la formation des Etats, à celui d'une « société des nations », comme l'écrit Kant en 1760, qui sans annihiler le jeu des rivalités dynamisantes (le libéralisme) produit l'effet le meilleur :

un cosmopolitisme, conforme à la finalité propre de l'espèce humaine. Ce cosmopolitisme verra le jour, selon Kant en Europe, puis nous pouvons projeter cette ultime formation politique vers le monde entier.

Kant contemplant les avancées critiques et libératrices des « Lumières », voit dans ce mouvement intellectuel le propre de la vitalité de la pensée philosophique, dont le rayonnement universel réalise la finalité de la raison humaine, dans son point de vue cosmopolitique.

Derrida fort justement dans son allocution prononcée à l'UNESCO en 1997, et intitulée : « Le droit à la philosophie du point de vue cosmopolitique », dit la chose suivante :

« La philosophie n'a pas une seule mémoire. Sous son nom grec et dans sa mémoire européenne, elle a toujours été bâtarde, hybride, greffée, multilinéaire, polyglotte et il nous fait ajuster notre pratique de l'histoire de la philosophie, à cette réalité qui fût aussi une chance, et qui reste plus que jamais une chance. (…) Compte tenu de ce qui lie la science à la technique, à l'économie, aux intérêts politico-économiques ou politico-militaires, l'autonomie de la philosophie à l'égard de la science est aussi essentielle à la pratique d'un droit à la philosophie, que l'autonomie à l'égard des religions est essentielle, pour quiconque veut que l'accès à la philosophie ne soit interdit à aucun et à aucune ».

Je partage ce point de vue de Derrida : Il faut rendre la philosophie aussi publique et mondiale que possible, et non pas, ce qui pourrait apparaître comme un désir de domination européen néo-colonialiste, pourrait-on dire, un discours eurocentriste, assignant une origine exclusive à sa mémoire gréco-européenne. La philosophie doit être cosmopolitique et universelle, sans langue hégémonique, et dans un souci totalement démocratique. Et ce projet qui reste à venir passe, bien évidemment, par un développement des moyens éducatifs, des écoles pour tous et pour toutes. Nous en sommes encore loin pour une grande part de notre humanité !

Nietzsche, un voyage philosophique ou la pensée nomade.

Panneau du chemin de Nietzsche à Eze-sur-mer

Je reprendrai une nouvelle fois le bon dossier du « philo Mag » consacré aux voyages philosophiques, et l'article de Jean-François Mattéi intitulé : « Cap au sud », qui porte sur un lieu et un moment du voyage de Nietzsche dans le sud de la France, où Nietzsche écrivit le troisième tome du Zarathoustra.

Ce lieu si particulier, c'est un chemin qui relie Eze-sur-Mer à Eze-village, par un dénivelé de 400 mètres que Nietzsche a parcouru en 1883. Ce chemin qui porte le nom du philosophe a aujourd'hui son parcours balisé et chacun peut le prendre comme je l'ai fait sans difficulté, contrairement à Nietzsche, dont nous connaissons la mauvaise santé. Comme il le dit dans « Ecce Homo »: « Bien des endroits cachés, bien des hauteurs des environs de Nice sont pour moi sanctifiés par d'innombrables instants ; cette partie capitale du « Ainsi parlait Zarathoustra », intitulée « des vieilles et des nouvelles tables » fut composée au cours de « la très pénible montée de la gare au merveilleux nid d'aigle maure d'Eze ».

Nietzsche est un penseur en mouvement, et comme le dit Deleuze, c'est un penseur nomade, c'est-à-dire qu'il n'est pas seulement un voyageur qui se déplace de meublés en meublés, de Nice à Gennes ou Venise, de Rapallo à Turin, mais c'est aussi un esprit nomade, comme son Zarathoustra : « Nous voulons faire voile vers là-bas, où est le pays de nos enfants ! La-bas, plus agité que la mer, s'élance notre grand désir ».

Deux remarques à faire sur ce passage : La première : ce grand désir, c'est le désir d'un retour vers l'origine, qui nous fait penser au voyage d'Ulysse, c'est-à-dire d'un retour vers la patrie. Seulement pour Nietzsche, c'est d'un retour à soi, sans autre but que de revenir vers son propre chemin, dans son ombre et comme il le dit : « le voyageur ne connaît son chemin et lui-même, que dans son ombre ».

La deuxième remarque : il s'agit d'un voyage de solitaire, qui me fait penser à cette proximité de pensée avec Rilke, qui dans ses « Lettres à un jeune poète » explique que la seule voie qui compte, c'est le repli vers soi, dans sa plus profonde solitude, afin de s'ouvrir au grand large, vers de grands horizons. Il ne s'agit pas de se perdre d'abord dans l'autre, par un amour irrésolu et superficiel, mais de se conquérir. Cette conquête de soi-même, c'est aussi la voie du Tao, ce chemin qui est à parcourir en nous, sans autre but. C'est ce que dit Nietzsche dans « Humain trop humain » : « Qui est parvenu, ne serait-ce que dans une certaine mesure, à la liberté de la raison, ne peut rien se sentir d'autre sur terre que voyageur, pour un voyage toutefois qui ne tend pas vers un but dernier : car il n'y en a pas ».

De fait, partir vers l'étranger, vers l'inconnu ne conduit que vers le retour vers soi, c'est-à-dire vers sa propre pensée, dans ce qu'elle a d'étrange. De fait le voyageur que fut Nietzsche est tout le contraire des voyageurs de l'empathie ou de la fusion en l'Autre. L'image qui conviendrait la mieux pour représenter le voyageur que fut Nietzsche, c'est celle de l'individu marchant seul avec son ombre, tournant le dos à la loi de l'Etat, à tout contrat, et dans le mépris de la masse, et contre toute philosophie, particulièrement tout système philosophique. Son discours nomade fait la guerre à tous ces « bureaucrates de la raison pure », d'où une forme de pensée aphoristique, en rupture avec la tradition, et échappant aux codes philosophiques en vigueur. Sa mobilité c'est sa force, qui peut comme le dit Deleuze : « déloger à chaque fois les contradictions les mieux acquises, les maisons les plus solidement bâties, pour renvoyer l'homme a sa solitude, qu'elle remplace une illusion confortable par une incertitude constante ».

Le voyage de Nietzsche suit une voie escarpée contre tout conformisme et contre toute servitude volontaire. Il se tient ferme sur sa trajectoire individuelle. D'abord contre l'Etat qui n'aime pas l'individualité. L'individu, c'est le pire ennemi de l'Etat. L'Etat, dit-Nietzsche,« ce monstre froid qui ment froidement en disant : moi l'Etat je suis le peuple ». Pour Nietzsche, le voyage, le grand voyage, commence dans ce nomadisme à l'intérieur de soi-même, en modifiant ses allégeances au fil de son voyage, « s'exilant dans la multiplicité des devenirs ». L'aventure de sa vie c'est un voyage sans fin, qui montre son courage de ne pas se perdre dans les conventions, les faux-semblants et la mauvaise foi. Cela me fait penser au cri d'Antonin Artaud : « Il faut « ameuter la vie ». Antonin Artaud est, il me semble le véritable artiste nietzschéen, voyageur lui aussi, (Voyage au Mexique chez les Tupamaros), qui a fait de sa vie un voyage, qui a risqué sa vie, risqué sa liberté, assumé la démesure, être son propre artiste et faire son œuvre. Idée commune avec cette ambition que modéle Michel Onfray dans son beau livre : « La sculpture de soi ».

La marche voyageuse sera pour Nietzsche, le mouvement même de l'esprit libre, et de l'esprit cosmique. Car c'est dans la marche, que ce philosophe « fait coïncider tout son être avec le monde ; avec les éléments du monde : le vent, le ciel, la mer et les montagnes. Ce n'est pas dans le monde des « Idées », des « Essences », qu'il faut élever sa pensée, mais dans les hauteurs de la montagne. Dans « Ecce Homo » Nietzsche écrit ceci : « Demeurer le moins possible assis : ne prêter foi à aucune pensée qui n'ait été composée au grand air, dans le libre mouvement du corps, à aucune idée où les muscles n'aient été aussi de la fête. Tout préjugé vient des entrailles. Être « cul-de-plomb », je le répète, c'est le vrai péché contre l'esprit ». La marche est donc pour Nietzsche la condition de l'œuvre, elle fait respirer le livre, ne le surcharge pas de vaines éruditions. « Nous ne sommes pas de ceux qui ne pensent qu'au milieu des livres et dont l'idée attend pour naître le stimuli des pages ; notre éthos est de penser à l'air libre, marchant, sautant, montant, dansant, de préférence sur les montagnes solitaires ou les bords de mer, là où même les chemins, se font méditatifs », écrit Nietzsche dans « le Gai Savoir ».

Enfin, j'ai relevé dans « Opinions et sentences mêlées », un passage qui éclaire bien l'esprit du voyage selon Nietzsche, et qui, en quelque sorte introduit le sujet de notre prochaine rencontre sur le thème : « Voyager aujourd'hui ». Dans ce passage Nietzsche établit les cinq différents degrés de sens du voyage :

« Parmi les voyageurs, on distinguera cinq degrés :

- Ceux du premier degré : le plus bas sont les gens qui voyagent et sont vus ce faisant ; ils sont proprement menés en voyage, comme aveugles ;

- Les suivants voient réellement le monde eux-mêmes ;

- Les troisièmes tirent de leur vision quelque expérience vécue ;

- Les quatrièmes assimilent le vécu de façon vivante et l'emportent avec eux ;

- Enfin, il y a quelques personnes d'énergie supérieure qui doivent nécessairement, après l'avoir vécu et assimilé, revivre pour finir tout ce qu'elles ont vu en le projetant au-dehors, en actes et en œuvres, dés qu'elles sont revenues chez elles ».

Ces différents degrés de valeur et de sens du voyage, disons du voyagé à l'écrivain voyageur et la question de ce que l'on appelle aujourd'hui le tourisme, seront examinés la prochaine fois. Mais cette dernière catégorie de l'échelle des voyageurs, selon Nietzsche, celle des voyageurs créateurs, me suggère ce passage de « Chemins d'écriture » de Jacques Lacarrière, qui dit ceci :

« Errance et écriture ont été, et sont toujours, pour moi les deux voies essentielles de la rencontre avec les autres et de la connaissance de soi-même. Si errer, c'est d'une certaine façon s'enraciner dans l'éphémère, écrire c'est essayer de capturer cet éphémère pour l'enfermer dans la durée, c'est devenir oiseleur du temps ».

Mercredi 16 décembre : **6ième Partie**

Voyager aujourd'hui.
Le touriste est-il l'idiot du voyage ?

Je vous ai présenté lors de nos dernières séances, des philosophes voyageurs, et en fin de compte, la philosophie comme manière de voyager. Nietzsche est le prototype de ce penseur nomade, qui conçoit la philosophie comme une manière de voyager. On pense rarement mieux qu'en mouvement selon lui, mais nous l'avons vu, c'est un voyage dont le chemin mène vers l'initial créateur, c'est-à-dire en lui-même. Le voyage n'est pas fait pour devenir un autre (illusion de l'exotisme) mais pour réactiver cet étonnement sur soi et sur le monde.

C'est ainsi que Nietzsche distingue des degrés dans l'échelle des voyageurs (voir texte lu la dernière fois : « Opinions et sentences mêlées »).

Parmi les voyageurs, on distinguera 5 degrés :

- Ceux du premier degré : le plus bas, sont les gens qui voyagent et sont vus ce faisant ; ils sont proprement menés en voyage, comme aveugles ;
- Les suivants voient réellement le monde eux-mêmes ;
- Les troisièmes tirent de leur vision quelque expérience vécue ;
- Les quatrièmes assimilent le vécu de façon vivante et l'emportent avec eux ;
- Enfin, il y a quelques personnes d'énergie supérieures qui doivent nécessairement, après l'avoir vécu et assimilé, revivre pour finir tous ce qu'elles ont vécu en le projetant au-dehors, en actes et en oeuvres, dés qu'elles sont revenues chez elles ».

Cette échelle va nous introduire à un nouveau problème : Comment voyager aujourd'hui ? Quelles leçons peut-on tirer de cette philosophie ou pensée du voyage, pour nous guider dans notre manière de voyager ? Sommes-nous comme le dit Nietzsche, ces voyageurs du premier degré, « menés en voyage, comme aveugles » ? Disons les choses comme chacun le pense en cet instant : le touriste est-il l'idiot du voyage ? (Titre du livre d'un anthropologue Jean-Didier Urbain). L'esprit du voyage n'appartient-il plus qu'au passé, ou à quelques privilégiés hors de notre portée ?

1- Les perversions du tourisme de masse.

Binet « les bidochons en voyage »

Le tourisme est un phénomène de masse, et nos pays riches ont mondialisés cette activité économique gigantesque (1 milliard de voyageurs en 2010 !) ; mais à ce point, que le tourisme a transformé le monde en une espèce de produit marchand, une scène de spectacle, quadrillé en parcours, en séjours, en clubs soigneusement coupés de toute

proximité autochtone. Il n'y a pas un seul trésor de l'humanité qui ne soit encerclé par des autobus, moteur en marche, pour conserver la clim, ou par des vendeurs de bimbeloteries. Sans compter les transformations des paysages en zones de loisirs, ou bien la pollution des ressources naturelles, voire aussi les contaminations sexuelles, virales et bactériologiques de toutes sortes. Mais faut-il appeler voyageur quelqu'un qui part une semaine à l'étranger dans un hôtel quelconque, et qui passe son temps sur la plage ou au bord d'une piscine ? (des « non-lieux » selon Marc Augé). Serait-il même au bout de l'Asie, qu'il n'est pas un voyageur ! Ce tourisme est un tourisme de divertissement, qu'il soit balnéaire, de croisière, ou sportif. Il faut mettre aussi de côté le voyage d'affaires, qui cependant a été au Moyen-Âge, un vecteur important de cette ouverture au monde, par le brassage des idées qu'il colportait avec lui.

Pourtant, comme le dit le sociologue Marc Augé dans « L'impossible voyage » : « Entendons-nous bien : voyager, oui, il faut voyager, il faudrait voyager. Mais surtout ne pas faire du tourisme.(…) Les agences qui quadrillent la terre (…), sont les premières responsables de la mise en fonction du monde, de sa déréalisation d'apparence, en réalité, de la conversion des uns en spectateurs et des autres en spectacle (…) Le monde existe encore dans sa diversité. Mais celle-ci à peu à voir avec le kaléidoscope illusoire du tourisme. Peut-être une de nos tâches les plus urgentes, est-elle de réapprendre à voyager, éventuellement au plus proche de chez nous, pour réapprendre à voir ». Oui, en effet, Marc Auger a raison, voyager, rencontrer les autres, porter un regard neuf sur le monde, reste encore possible. Il est temps de réapprendre à voyager, pour réapprendre à voir, ce qui est aussi une façon de réapprendre à vivre.

Selon une même perspective critique, Jacques Lacarrière, dans un article du « Monde de l'Education » de mai 97, distingue et échelonne lui aussi les voyageurs en : voyageurs, voyagés et voyagistes. Pour ce qui concerne les voyagés, il écrit ceci :

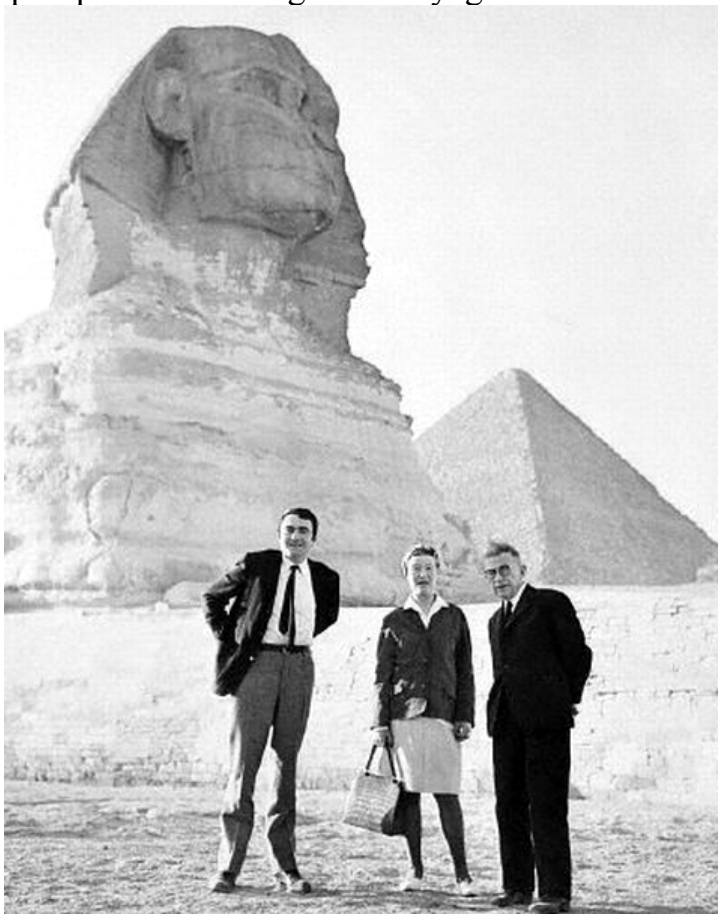
« Quant aux voyagés, ces non aventuriers du monde moderne, ces fonctionnaires oisifs de la civilisation des loisirs, qui constituent aujourd'hui le contingent le plus nombreux de ceux qui se déplacent, ils confient entièrement à d'autres qu'on nomme voyagiste le soin d'assurer leur déplacements et leurs loisirs. Ils paient la suppression de ce qui fut pendant des siècles le voyage : la mise à l'épreuve de soi-même face aux hasards de l'horizon et aux incertitudes des rencontres. Pour le voyagé, le monde n'est pas à découvrir : il est seulement à dépenser ».

Le voyagé qui confie son voyage à un voyagiste, n'est pas un voyageur. Ce point de vue reste néanmoins à discuter. Ce que nous ferons.

Comme beaucoup le savent, puisque « chemin faisant » fût édité en centaines de milliers d'exemplaires, Jacques Lacarrière est aussi un grand marcheur qui a compris que le voyage commence par cette expérience spirituelle qu'est la marche. Nous reparlerons de cette vogue remarquable de la randonnée, sur nos nombreux GR, en montagne, et parfois à l'étranger dans l'Atlas, dans le Hoggar, dans le Wadi Rum ou en Himalaya.

Cependant ne faut-il pas distinguer et hiérarchiser ces nouveaux voyageurs que l'on appelle les touristes ? Que veut dire faire du tourisme aujourd'hui ? Y a-t-il un bon

touriste ? Qu'est-ce qu'un bon touriste ? Avant de définir et de distinguer un bon d'un mauvais touriste, et dévaluer les conditions les meilleures pour un tourisme équitable, (comme on dit aujourd'hui), nous montrerons que le pur voyageur, comme un Chevalier de la Table Ronde à la recherche du Graal, n'est qu'un mythe, et en cela je m'appuierai sur le livre de Jean-Didier Urbain, « L'idiot du voyage ». Cet anthropologue montre clairement, contrairement à ce que laisse penser le titre de son livre, que le touriste n'est pas l'idiot du voyage, et qu'un bon tourisme reste possible. Je montrerai qu'un tourisme intelligent et enrichissant pour tous reste possible, et nous en profiterons pour relever les grandes leçons des philosophes que nous avons rencontrés, ainsi que les bonnes remarques du philosophe voyageur contemporain, Michel Onfray. Nous en terminerons aussi en guise de conclusion, sur cette idée du voyage comme un chemin philosophique, en commentant quelques pensées d'une grande voyageuse : Simone de Beauvoir.



Sartre, Simone de Beauvoir et Claude Lanzmann à Guizeh

Le mot touriste apparaît dès la première moitié du 19ième siècle chez Stendhal en 1838, dans : « Mémoires d'un touriste ». Mot qui vient de l'anglais « tour », comme dans « tour opérateur) », qui organise des voyages. Cependant ce mot va acquérir une valeur péjorative : « se comporter en touriste ». Et l'on connaît bien toutes les connotations attachées au tourisme : l'invasion touristique ; la horde des touristes ; les moutons ; les parasites « photophages »… On attribue au tourisme tous les maléfices imaginables : une nouvelle colonisation, le développement de la spéculation, du mercantilisme, de la prostitution… et j'en passe. Le grand historien Philippe Ariés dit à propos du tourisme : Le tourisme est « une organisation des loisirs qui consiste essentiellement à remettre en circulation l'argent des vieux ». Le tourisme est une marchandise. Le touriste est une monnaie d'échange pour un indigène commercialisé. D'où un certain ridicule du

« toutou » que stigmatise si bien le dessinateur Christian Binet dans sa BD « les Bidochons » (« En voyage organisé »). Les Bidochons *font l'Espagne*. Vous imaginez bien le ridicule de l'expression : « nous avons fait l'Espagne ou nous avons fait la Turquie ! ». Ces touristes prétendent avoir fait l'Espagne, alors qu'ils sont souvent défaits par leur naïveté et même refaits par le business des voyagistes ! Nous comprenons alors que des voyageurs comme Victor Segalen, Alain Gerbault, ou Jacques Lacarrière n'aient que mépris pour les touristes.

Cependant, le touriste mérite-t-il vraiment ce mépris ? Il faut faire remarquer qu'une grande et authentique voyageuse comme Ella Maillart(« Oasis interdites ») n'avait pas ce mépris pour le tourisme, puisqu'elle organisa des voyages culturels dans différents pays d'Asie, pour des petits groupes de touristes. Enfin posons la question importante : Il y a-t-il une différence de nature entre le touriste et le voyageur ?

2- Le mythe du grand voyageur.

Commençons par cette discrimination entre voyageur et touriste.

Le grand voyageur, l'aventurier, (citons les grands reporters comme Albert Londres, Joseph Kessel ou l'aventurier Henri de Monfreid), ne sont-ils pas des mythes que la littérature a façonné ; mythes auxquels ces voyageurs ont fini par s'identifier afin de marquer leur différence ? Ce mythe du pionnier, ne naît-il pas d'un privilège aristocratique ? Comme le dit cet excellent anthropologue, Franck Michel, qui a beaucoup écrit sur le tourisme, n'est-ce pas une attitude nostalgique et stérile que de pleurer une époque imaginaire, où le voyage aurait été idyllique et le voyageur parfait découvreur. Cette discrimination dévalorisante pour le touriste, ne repose t-elle pas sur le sentiment éprouvé par ces voyageurs, d'être dépossédés de leur monopole par le progrès social ? Le voyageur se sentirait déchu : le tourisme aurait volé le voyage aux voyageurs. Nous pouvons nous demander alors si le touriste n'est pas un peu complexé ? Pierre Daninos a cette définition du touriste : « Terme employé avec une nuance de dédain, parfois d'agacement, par le touriste pour désigner d'autres touristes ».

De la même manière, c'est un préjugé que de croire que le monde d'hier était mieux et plus passionnant que celui d'aujourd'hui. Michel Onfray parle à juste titre, de discours décadentiste, à propos de ces discours sur un âge idéal du monde. Evidemment que l'Egypte a changée depuis le voyage d'Hérodote ou de Flaubert, mais les pyramides et le Nil sont toujours là. J'ai connu Pékin grouillante de vélos ; aujourd'hui il n'y a que des voitures, mais la Cité Interdite est toujours là. A toute époque on peut regretter un temps où il n'y avait pas de touriste, ce que regrettait déjà Flaubert ! Sachez que Flaubert se moquait des touristes anglais, habillés comme sur Time Square, faisant le tour en chameau des pyramides !

La raison de cette nostalgie est à rechercher en nous, Occidentaux. Il me semble que les Occidentaux partent de chez eux, pour échapper à la modernité, et demandent aux pays visités de n'être pas modernes ou même ne devant valoriser que leur passé. Pourquoi ne faudrait-il admirer que les villages anciens, sans eau courante, sans électricité, et sans

voiture ? Ne sommes-nous pas en train de vouloir préserver ailleurs, ce que nous avons perdu ? Si nos propres traditions disparaissent, pourquoi voulez-vous que les traditions des autres pays ne disparaissent pas ? Il n'y a pas, à proprement parler de sociétés traditionnelles », ou bien c'est du « folklore ». Certes les villes du Tiers Monde, se sont radicalement transformées en mégapoles, souvent largement polluées, mais comme les nôtres. Et alors ! dit Michel Onfray : « Il s'agit d'un même lieu en des temps différents. Comment échapper à une telle platitude ? » Quels que soient les lieux que nous visitons, ils s'inscrivent nécessairement dans une temporalité, comme notre propre regard sur eux.

N'est-ce donc pas un préjugé que de penser défavorablement le tourisme ? Nous avons souvent entendu dire que le touriste ne voit rien, ne recherche rien. Sommes nous certains que le tourisme reste condamné à ne regarder que superficiellement le pays qu'il visite ? Il faut reconnaître aussi que le tourisme est en train de changer. A ce terrible tourisme de masse, il semble qu'un autre tourisme se développe, et qu'une multiplication du regard des touristes reste possible. De nouvelles organisations de voyages semblent aujourd'hui s'ouvrir plus attentivement aux peuples rencontrés, proposant des rencontres plus respectueuses auprès des autochtones (tourisme équitable, tourisme de proximité vivant chez de modestes habitants, tourisme de nature, tourisme associatif et d'entraide…)

Certes le tourisme de masse a entraîné des pratiques moralement détestables, comme la drogue et la prostitution. Toutefois, certains de nos grands voyageurs du passé, n'ont pas échappé aux coutumes, mœurs ou comportements traditionnels. Arthur Rimbaud en Abyssinie ou Nerval en Egypte, n'ont pas échappé à la pratique de l'esclavage de jeunes femmes noires. Un voyageur comme Flaubert, par exemple, commets des actes sexuellement répréhensibles dans son séjour en Egypte, qui lui vaudrait aujourd'hui une comparution devant le tribunal. Sans parler de Malraux qui a été condamné pour trafics d'œuvres cambodgiennes et il a, toute sa vie, fumé de l'opium. Il ne faut donc pas tout faire porter sur le dos du tourisme, ni noircir le tableau de ses méfaits, car la prostitution et l'usage de la drogue ont existé avant l'apparition du tourisme.

3- Un autre tourisme reste possible.

Comme je le disais précédemment, nous voyons s'organiser un autre tourisme que ce tourisme de masse. En premier lieu, le regard des touristes s'est élargi. Nous voyons s'intégrer le tourisme, par exemple à certaines pratiques artistiques, comme la musique, le tissage, la sculpture ou la peinture. A Bali, des écoles de danse, de « théâtre », de peinture, ou de sculpture, se sont ouvertes aux échanges avec des européens. Echanges qui profitent aux artistes Balinais, avec le metteur en scène de théâtre Peter Brook par exemple, qui enrichirent leur mode de représentation, en intégrant des techniques occidentales, et cela sans perdre la richesse de cet art. En cela nous pouvons parler d'une revalorisation culturelle par le tourisme. D'autres touristes ouvriront leur regard sur des aspects de la vie quotidienne, (Certains participeront également aux activités d'entraide dans des pays du tiers-monde, comme des formations scolaires au Mali ou au Cambodge). Ou bien des touristes vont se passionner pour d'autres thèmes comme la religion, l'histoire, la nature ou la cuisine. L'important n'est pas la variété des destinations, ce qui importe, c'est de s'engager vers une « lecture » multiple du monde. Il faut privilégier la découverte et la reconnaissance. Ce n'est pas le plus lointain des voyages qui fait le bon voyage.

L'aventure c'est d'abord l'aventure qui est en nous, et parfois proche de nous. Je pense même que l'esprit du voyage est déjà dans ces pérégrinations urbaines, comme la pratiquèrent un Nerval ou plus prés de nous Georges Pérec (« pérecgrinations »). Pérégrination voyageuse qui tourne le dos bien évidemment à tout désir de consommation, de shopping …

Parlons aussi des voyages à pied, en France et à l'étranger. Le voyage à pied de Jacques Lacarrière est exemplaire (« Chemin faisant »), car il est à la fois exploration poétique d'un monde proche (les paysages et les villages de France) et en même temps révélation d'une autre part de lui-même dans une épreuve purificatrice : « une autre façon de se sentir parmi les autres »… « de retrouver ses racines perdues dans le grand message des horizons. » En fait Lacarrière dit l'essentiel du voyage en écrivant que le voyage est « affaire de beaucoup plus de temps que d'espace. »

Dans un livre récent de Frédéric Gros : « Marcher, une philosophie », l'auteur souligne cette lenteur et cette disponibilité de la marche, que nous avions perdu dans le stress de notre quotidien : « La lente respiration des choses fait apparaître le halètement quotidien comme une agitation vaine, maladive. » La marche est philosophique en cela qu'elle nous ouvre aux choses elles-mêmes, en nous confrontant aux choses qui résistent. Marcher c'est faire l'expérience de l'éternité des pierres, des montagnes, des plaines, des lignes d'horizons. Comme la philosophie en son commencement, la marche est aussi émerveillement « du jour qu'il fait, de l'éclat du soleil, de la grandeur des arbres, du bleu du ciel » comme l'écrit ce philosophe marcheur.

Il y a aujourd'hui un tourisme de l'extrême (Terres d'Aventures) qui propose des voyages à pied dans des espaces difficiles, comme le Hoggar, le Ladakh… (Ce qu'a fait Jacques Lanzmann : « Fou de marche »).Mais j'opposerai les performances d'un Lanzmann, au marcheur Théodor Monod, grand connaisseur du Sahara. A mon avis, ce n'est pas la performance d'un trekking au bout du monde qui compte, c'est d'accepter de se perdre un peu, afin de perdre cet exotisme ou ce pittoresque superficiel qui nous masque la diversité vivante du monde, et cela reste possible dans une simple démarche d'attention, par un regard distancié et une grande ouverture au monde.

L'intensité du voyage est une question de regard, une certaine « dé-marche », qui consiste d'abord a perdre ses idées préconçues. Comme l'écrit Lacarrière dans « Chemins d'écriture » : « Tout voyage véritable au cœur d'un pays ou d'un peuple consiste d'abord à perdre les images factices qu'on se forge sur lui ». Le voyage nous l'avons vu avec le voyage d'Ulysse, peut être considéré comme une parabole de la vie : Se perdre pour se trouver, pour s'alléger, pour oublier un peu le monde d'où nous sommes partis.

Il ne faut donc pas opposer par nature le touriste et le voyageur, mais seulement le touriste et le vacancier. Le vacancier, c'est celui qui, dans n'importe quel hôtel du monde et sur n'importe quelle plage reste nulle part que dans un camp de concentration touristique identique à tous les autres camps (un « resort » comme l'on dit en anglais). Ces centres hôteliers pour touristes sont ce que le sociologue Marc Augé appelle des « non-lieux ».

Un autre tourisme est donc possible. Non pas par une recherche des émotions fortes du « tourisme-à-risques », ni par un éloignement extrême, ni dans la quête illusoire d'un autre soi-même (le voyageur voyage toujours dans son ombre, comme le dit Nietzsche), mais en se souciant de l'étrangeté, et d'abord de sa propre étrangeté, par un effort de décentrement de son ego. Le voyage suppose une vision libérée de tous les préjugés comparatifs et ethnocentrés, et suppose donc, un effort de pénétration ouverte et intuitive des choses et des êtres. Et enfin le voyage nécessite une quête curieuse, et parfois nécessairement instruite. (Nous verrons par la suite le caractère formateur et éducateur du voyage). Le mauvais touriste ne cherche rien. L'ignorance est aveugle, et sans être savant, il y a des éléments de connaissances nécessaires pour comprendre et apprécier le monde dans sa diversité. Selon moi, la préparation instruite du voyage est essentielle, et nos connaissances doivent aussi s'approfondir par la suite.

4- Apprendre à voyager avec les philosophes.

Que nous apprennent les philosophes en matière de voyage, pour nous contemporains. Nous ferons feu de tout bois. Ainsi nous nous servirons tout aussi bien de Montaigne, de Descartes, de Rousseau, de Nietzsche, que de Simone de Beauvoir ou de Michel Onfray.

a- La découverte de l'altérité.

Le voyage est pour Montaigne un art de vivre, et il vit comme il voyage, au jour le jour. Montaigne voyage en poète, écrit en poète, vit en poète. Et quelle poésie dans cette belle langue de Montaigne, lorsqu'il dit : « Je pérégrine très saoul » ! Montaigne a un grand désir de voyager et un grand désir d'y rencontrer tout son saoul les étrangers. Il méprise les Français qu'il rencontre et qui ne cherchent qu'à se retrouver entre eux ! Il pense aussi de la même manière qu'il voyage : « J'aime l'allure poétique, à sauts et à gambades, et je vais au change indiscrètement et tumultuairement ». Il voyage sans plan précis, il ne fait pas de projets, il ne sait pas ce qu'il va voir.

Cependant, même sans plan ni programme définis, Montaigne voyage pour connaître autrui, ses manières, ses savoir-faire : « J'observe en mes voyages cette pratique, pour apprendre toujours quelque chose par la communication d'autrui (qui est une des plus belles écoles qui puisse être) ». Cependant ne nous trompons pas, il ne s'agit pas de se mettre à la place d'autrui, loin de là. Il s'agit encore du souci de soi, de cette connaissance de soi. En cela, Michel Onfray, dans son petit livre très éclairant sur le voyage et le voyageur qu'il est, dans « Théorie du voyage », écrit que « le voyage procède moins de l'ascension du Golgotha que de l'invite socratique à se connaître ». Le voyage serait le moyen d'une expérimentation sur soi, en s'éprouvant hors de chez soi, hors de ses repères. Le voyage nous offre la possibilité d'un détour pour nous éprouver, et il peut être compris comme un exercice philosophique que les anciens pratiquaient (Les philosophes sceptiques et cyniques), et comme Montaigne. Rappelons nous ce qu'il disait à propos des sauvages : « Le sauvage fait vaciller les certitudes », et l'on pourrait dire également que *le voyage fait vaciller nos certitudes*. Descartes aussi s'est instruit du « grand livre du

monde », et il reviendra plus aguerri, plus sceptique aussi, que s'il était resté dans son « cabinet ». Bref tout voyage est initiatique.

b- Le corps en mouvement.

Montaigne dans son « Journal de voyage », nous fait constamment part de ses soucis de santé, de ses douleurs, de ses calculs (maladie de la pierre), de ses bains et des progrès qu'ils permirent, de ses nourritures, de l'état de son sommeil. C'est donc par l'intermédiaire de son corps, de sa sensibilité, de ses émotions que Montaigne fait l'expérience de l'Ailleurs. Michel Onfray, en bon philosophe hédoniste, doit penser à Montaigne lorsqu'il écrit que « c'est le corps, la chair du voyageur ». Je partage ce point de vue dans la mesure où le voyage suppose une totale disponibilité d'esprit et de corps. l'esprit et le corps ne faisant qu'un, l'on pourrait dire comme Nietzsche, que « nous pensons avec nos pieds ». A ce propos il faut aussi souligner ce point important qu'il y a un lien entre la marche, la pensée et le récit. Comment ne pas penser à Rousseau, qui a tant voyagé à pied, qui a traversé les Alpes bernoises, ou fait le voyage à pied jusqu'à Paris. Il écrit à propos de ses voyages, dans les « Confessions » (Livre 4) : « Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose dire, que dans ceux que j'ai fait seul à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées ; je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit ».

De fait en voyage, les sens sont toujours en éveil et sont sollicités par le choc de l'Ailleurs et de l'Altérité. A propos de cette disponibilité sensitive et émotionnelle, Onfray écrit : « Voyager appelle une ouverture passive et généreuse à des émotions générées par un lieu à prendre dans sa brutalité primitive, comme une offrande mystique et païenne ».

Prenons encore exemple avec Montaigne. Montaigne qui aime bien la table, goûte avec gourmandise les plats et les vins des pays qu'il découvre. Tout son être est désirant, non seulement des plaisirs de la table mais aussi des délices que lui offre la compagnie des charmantes dames qu'il rencontre au hasard de son voyage. Les courtisanes de Venise, écrit-il dans son journal, lui ont appris bien plus sur les mœurs et les mondanités locales, que tout autre commerce ordinaire. Comme le dit Onfray, le voyage induit une éthique ludique et hédoniste.

Examinons un autre aspect du voyage, qui semble ne plus correspondre aux voyages de nos anciens philosophes : Le rapport au temps.

c- Le voyage n'est-il pas plus affaire de temps que d'espace ?

Nos ancêtres voyageurs depuis le début de l'humanité, jusqu'à notre époque contemporaine, faisaient des voyages qui duraient très longtemps. Pour ne prendre qu'un exemple proche de nous : Théophile Gautier s'en va en Espagne en 1840. Il passe par Madrid, puis va en Andalousie. Ce petit voyage (pour nous aujourd'hui), va lui prendre une année complète. Et quelle souffrance ces voyages en diligences ! Il faut lire son « Voyage en Espagne » pour se rendre compte de la pertinence de son regard, sensible, passionné et cultivé, mais aussi des fatigues immenses de la route. Cependant ne pouvons-

nous pas apprécier, avec autant de curiosité, la belle culture Andalouse si nous ne restons qu'un mois ou deux ? Ne pouvons-nous pas apprécier les paysages espagnols avec nos automobiles ? Certes nous rencontrons parfois jusque dans des pays éloignés des voyageurs en bicyclettes et d'autres à pied. Mais comme le dit Onfray, faut-il, pour ceux qui ne disposent pas d'une année pour voyager, maudire la vitesse et l'avion ? Il ajoute : « Un éloge réactionnaire de la lenteur contraint à flatter la nostalgie, à entretenir la passion facile pour les souvenirs et à cultiver l'angoisse du futur ». Je cite le texte d'où est extraite cette citation :

« Pour toutes ces raisons, j'aime l'avion. Mais j'aime tout autant les autres moyens de transport qui transforment le corps en projectile lancé à plus ou moins grande vitesse à la surface de la terre, dans l'atmosphère ou sur les mers, sinon sous elles… Dans ce siècle récemment achevé, la vitesse signe et signifie notre modernité. Elle rend compte de la réalité informatique, de la globalisation, du cosmopolitisme, elle imprègne les visions du monde, les éthiques, les métaphysiques, les politiques, voir les religions ou les spiritualités reformulées aujourd'hui : l'instant devient l'unique modalité du réel. La rete de repère dans le passé et dans le futur contraint à la seule jouissance dans la durée instantanée. Qu'on le veuille ou non, c'est ainsi. Un éloge réactionnaire de la lenteur contraint à flatter la nostalgie, à entretenir la passion facile pour les souvenirs et à cultiver l'angoisse du futur ».

Cependant, il est parfois avantageux de voyager dans les transports en commun locaux, plus lents que l'avion ou sa propre voiture. Que de grands souvenirs en Amérique du sud ou en Asie, ces bus ou ces trains bondés, transportant toute la diversité de la population locale, hommes, femmes et enfants, avec parfois, revenant du marché, leurs marchandises (balluchons, paniers de fruits et légumes, ou poules en cages…) ! J'ai aussi de grands souvenirs de voyage en train, de Paris à Istanbul, ou en Inde, voir aussi en bateau en remontant des fleuves. D'aucun dise que le voyage s'oppose à la marche, parce que la marche c'est ce qui se passe entre les étapes, alors que le voyage ne connaît que les étapes. Ce n'est pas mon point de vue. La « route », comme l'on dit « on the road », est aussi passionnante que les étapes. C'est par la route selon Nicolas Bouvier, que le voyage se fait, en « nous rinçant », la route nous prépare pour que le monde nous traverse. Mais c'est aussi par la route que se sont formés les écrivains et poètes comme Kérouac, Michaud, Rimbaud… Cela vaut aussi pour tous les mystiques, les poètes « ces illuminés et ces grands brûlés », comme les mystiques soufis ou taoïstes. Le voyage fut aussi une pratique méditative et poétique au Japon (le poète du 16ième siècle Bashô à qui l'on doit la création des haïkus) selon Kenneth White, dans son beau livre « Les cygnes sauvages ». Le voyage à motocyclette d'Ernesto Guevara est révélateur aussi de cette métamorphose que le voyage produit. Comme le dit Guevara : « Cette errance sans but à travers notre « Amérique Majuscule » m'a changé davantage que je ne le croyais ». On sait quelle métamorphose va connaître ce jeune médecin argentin !

Toujours selon cette idée d'une esthétique de soi, d'une sculpture de soi, Michel Onfray défini le voyage comme une poétique de soi, c'est-à-dire comme l'art de se sentir et se savoir plus finement en se confrontant à l'inaccoutumé, à ce décentrement hors de chez soi. Le voyage réalise théâtralement une opération de mise à l'épreuve de notre identité et comme le dit Onfray : « voyager mène inexorablement vers sa subjectivité ».

Bref, on n'évite pas sa compagnie. Tout au contraire « on ne voyage pas pour se guérir de soi, mais pour s'aguerrir ». S'aguerrir, au sens où le voyage authentique doit produire un certain décentrement, et donc un nouveau regard sur soi. Comme le dit Flaubert dans sa « Correspondance » : « Celui qui, voyageant, conserve de soi la même estime qu'il avait dans son cabinet en se regardant tous les jours dans la glace, est un bien grand homme ou un robuste imbécile (…) Je ne sais pourquoi, mais je deviens très humble ».

d- Voyager seul ou à plusieurs ?

Au regard des philosophes comme Rousseau ou Nietzsche, le voyage se comprend en solitaire. Mais de quel bois sont-ils fait ces deux solitaires ? A la fin de sa vie, Rousseau s'immergera dans la seule compagnie de la nature, au plus prés de son âme et de son cœur : « jeté dés mon enfance dans le tourbillon du monde, j'appris de bonne heure par l'expérience que je n'étais pas fait pour y vivre…La vraie source du bonheur est en nous »… « Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose dire, que dans les voyages que j'ai faits seul et à pied ». Et l'on sait tout ce que la nature, sa contemplation, lui procura (voir les « Rêveries d'un promeneur solitaire »).

Nietzsche, quant à lui, voyagera et marchera seul, en faisant l'épreuve de lui-même (« le voyageur ne connaît son chemin et lui-même que dans son ombre »). Il voyage en artiste et sa solitude, comme celle du voyageur Zarathoustra, est rayonnante. Voir aussi les mystiques, ces « grands brûlés » de l'âme, qui ne connaissent que la rude épreuve de leur propre vis-à-vis, comme Saint Jean de l'Apocalypse ou Marie l'Egyptienne. Certes nous n'avons, je pense, aucun désir de voyager en ermite comme ces « grands brûlés » de l'âme. Pour autant faut-il voyager en tribu ? Je veux dire être voyagé, pris en charge par un voyagiste ? Rappelons nous ce que disait Nietzsche à ce propos écrit dans « Opinions et sentences mêlées « :

« Parmi les voyageurs, on distinguera 5 degrés :

- *Ceux du premier degré : le plus bas, sont les gens qui voyagent et sont vus ce faisant ; ils sont proprement menés en voyage, comme aveugles ;*
- Les suivants voient réellement le monde eux-mêmes ;
- Les troisièmes tirent de leur vision quelque expérience vécue ;
- Les quatrièmes assimilent le vécu de façon vivante et l'emportent avec eux ;
- Enfin, il y a quelques personnes d'énergie supérieure qui doivent nécessairement, après l'avoir vécu et assimilé, revivre pour finir tout ce qu'elles ont vu en le projetant au-dehors, en actes et en œuvres, dés qu'elles sont revenues chez elles ».

Si l'on ne veut pas voyager en solitaire, faut-il voyager en tribu, pour ne pas dire en troupeau, dirigé par l'œil autoritaire d'un guide tenant un parapluie fermé en guise de fanion ? Cette manière grégaire de voyager a certes ses avantages, si la quantité permet la grande qualité du guide. Ainsi font certaines bonnes Compagnies de voyagistes, proposant des voyages d'études encadrés par des spécialistes (en histoire, en philosophie, en histoire de l'art, en théologie...) ou des voyages dans des zones difficiles (Chaînes de hautes montagnes, déserts…). Toutefois à l'exception de certaines expéditions qui nécessitent un

fort compagnonnage, je partage l'avis de Michel Onfray : voyager avec une seule personne me semble un juste équilibre. Lui penche pour le choix d'un ami, le préférant même à une compagne. On sait avec quel soin, Onfray cultive son mépris du couple dit bourgeois, qu'il assimile bien évidemment à l'esprit chrétien. Laissons à ce cher hédoniste son choix, et comme il le dit : « Partir avec son ami offre la certitude d'aller au-devant de plaisirs diamantins ». Pour ma part, je n'éprouve pas moins de plaisir à voyager avec mon épouse, complice de nombreux enchantements qui ne sont pas moins « diamantins » que ceux de Michel Onfray. Il faut faire remarquer que loin d'être un frein à toutes rencontres, par exemple vers le monde féminin, la compagne au contraire, permet d'ouvrir des portes interdites au seul voyageur masculin. Jamais je n'aurais pu rentrer dans des familles du Moyen-Orient, par exemple, sans la présence de ma femme. Là ou je suis d'accord avec Onfray, c'est avec l'ami, la compagne ou le compagnon, qu'il convient bien de voyager, ne serait-ce que pour stimuler le regard, se protéger des embûches ou des tracasseries, améliorer la préparation du voyage et ouvrir d'autres centres d'intérêts, voir même de se conforter ou de se soigner.

e- Le voyageur flâneur.

Il y a une autre catégorie de voyageur dont nous allons parler, le voyageur flâneur. Elle trouve encore sa représentation exemplaire chez Montaigne.

Montaigne on le sait, au grand dam de la compagnie des serviteurs qui l'accompagnent, aime à flâner, sans se soucier de l'étape ou d'un lieu d'arriver. Dans son « Journal de voyage », il est dit ceci : « quand on se plaignait à lui, de ce qu'il conduisait souvent la troupe par chemins divers et contrées, revenant souvent bien prés d'où il était parti (ce qu'il faisait ou recevant l'avertissement de quelque chose digne de voir, ou changeant d'avis selon les occasions), il répondait qu'il n'allait, quant à lui, en nul lieu que là où il se trouvait, et qu'il ne pouvait faillir ni tordre sa voie, n'ayant nul projet que de se promener par les lieux inconnus ». Voilà bien une manière de flânerie, ou d'errance, ou de « vagabondage » qui plaît à notre grand humaniste. Pas de plan fixé d'avance. Il aime l'« allure poétique », selon sa propre expression, et de fait, c'est sa vie, sa pensée, comme ses voyages, qu'il vit en poète. La vie est un « mouvement inégal, irrégulier et multiforme », et ses voyages sont à l'image de la définition qu'il fait de la vie.

Les Cyniques grecs devaient aussi voyager de cette manière, toujours à errer, à vagabonder, et ils sont reconnaissables, dit Diogène Laërce par le bâton qu'ils ont en main, sur les épaules une pièce de tissu épais, qui leur sert en même temps de manteau et de toit, et portent au côté une besace contenant trois fois rien.

Je pense qu'il y a dans cette manière de voyager quelque chose que nous, voyageurs contemporains, nous pouvons retenir : La première chose : rester disponibles pour tout changement imprévu mais intéressant. Cela peut être une invitation par une personne de rencontre ; ou bien la découverte d'un lieu qui n'est pas indiquée dans les guides de voyage ; ou encore la participation à une fête, de mariage comme j'en ai connu dans des pays de l'Est, ou même de processions religieuses ou de funérailles comme j'en ai rencontré par hasard dans mes voyages à Bali. La deuxième chose : Je sais bien que nous

ne pourrions plus voyager comme les cyniques grecs, avec seulement sa besace et son bâton, mais ne faut-il pas alléger notre bagage ? Est-il nécessaire, comme j'en ai vu, de trimballer tant de bagages, de véritables males encombrantes et pesantes ? Est-il vraiment nécessaire de transporter toute sa garde-robe ?

f- Le voyage comme formation et comme connaissance.

Le voyage est non seulement une expérience formatrice sur le plan psychologique, mais aussi sur le plan de la connaissance historique, géographique et bien sûr philosophique, et cela dés l'Antiquité. Que l'on songe à Hérodote, à Pythagore, à Démocrite et à Platon, et à tous les Sophistes ! Pour prendre l'exemple d'Hérodote, le père de l'histoire, le voyage est un élément essentiel dans la conception de la « Paideai », c'est-à-dire de l'éducation. C'est par le voyage que l'esprit d'enquête se développe : Enquête sur les mœurs et les coutumes des peuples ; enquête sur la nature et sur les représentations cosmologiques (Hérodote fut aussi l'initiateur d'une cosmographie, et ouvrit la voie pour le géographe grec Strabon).

Je passe rapidement sur ce grand voyage des savants du 18ième s. et 19ième s., botanistes, zoologues, anthropologues (Les voyages de Bougainville ou de Darwin…) pour relever aussi ces voyages trans-universitaires d'aujourd'hui qui s'accélèrent encore avec la mondialisation. Ce qui montre, qu'au-delà des grandes figures que sont les voyageurs eux-mêmes, disons d'Hérodote à Jean Malaurie, ce sont des Nations entières, qui telles la Grèce Antique, l'Angleterre ou la France au 18ième s. ont fécondées par des conditions historiques particulières, ces grands mouvements de voyageurs.

Je passe aussi sur cette grande école de formation par le voyage, que constitue le Compagnonnage depuis le Moyen Age.

Approfondissons le caractère formateur et éducateur du voyage.

Il y a une culture du voyage, qui rend possible la lecture du monde. Mais il ne suffit pas de voyager pour comprendre le monde. En effet, comme le dit Descartes, « le grand livre du monde » serait illisible sans une éducation de l'esprit. Les expériences seraient-elles même fortes, qu'elles resteraient obscures et insignifiantes pour celui qui n'aurait pas un esprit critique et instruit. Dans cette « Paideia » grecque, les élèves sont invités à voyager que s'ils ont déjà acquis des connaissances suffisantes. De la même manière je trouve très bien ces programmes d'échanges européens ou internationaux, tel le programme Erasmus, qui organisent les études et les échanges culturels pour ceux qui ont déjà une certaine maîtrise des langues étrangères et un bon niveau bac. L'expérience interculturelle stimule alors l'apprentissage d'une connaissance toujours plus large et jamais achevée.

Un des points importants que cette expérience instruit, porte sur l'expérience des ressemblances, davantage que des différences. Je prends en témoin Montaigne lui-même qui s'enthousiasme devant tout ce qui nous rapproche dans notre humaine condition. Car s'il considère qu'il n'y a pas à proprement parlé de nature humaine universelle, il conçoit cependant une condition humaine dans laquelle, les hommes, quelque soit l'éloignement

de leur culture, éprouvent comme nous tous des sentiments qui font qu'ils sont comme nous. Prenons le temps de lire ce passage des « Essais » (L 2,26) :

« Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain de la fréquentation du monde. Nous sommes tous contraints et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez. On demandait à Socrate d'où il était. Il ne répondit pas d'Athènes ; mais : du monde. Lui, qui avait son imagination plus pleine et plus étendue, embrassait l'univers comme sa ville, jetait ses connaissances, sa société et ses affections à tout le genre humain, non pas comme nous qui ne regardons que sous nous. »

C'est la raison pour laquelle l'éducation doit provoquer un dégagement afin de s'immerger dans une autre réalité culturelle. Il n'y a de « chocs culturels », ou « chocs des civilisations », que pour ceux qui ne font pas l'effort de s'immerger dans ces cultures autres. Une des qualités requise, c'est évidemment cette curiosité qui fait naître le sens de l'enquête chère à Hérodote. Enquête qu'il faut prendre au sens philosophique, comme les enquêtes empiristes de David Hume (« Enquêtes sur l'entendement humain »). Dans son livre intitulé « En cheminant avec Hérodote », Jacques lacarrière, en traducteur et en commentateur des « Enquêtes », souligne ce regard d'Hérodote, remarquablement ouvert aux cultures dites barbares. En effet Hérodote admirait les Perses et vénérait les Egyptiens. Sa sensibilité humaniste, fait remarquer Lacarrière, est loin d'être bornée et raciste, comme le furent les conquistadors espagnols et les Jésuites de l'Inquisition. Même lorsque Hérodote rencontre des comportements étranges ou aberrants chez d'autres peuples que le sien, il eût proposé la devise : « dans le doute choisis l'homme ». Cela me fait penser à cette qualité indispensable rappelée récemment par le Président Obama, et que la politique étrangère ferait bien de garder toujours à l'esprit quand il s'agit de comprendre les autres cultures : La bienveillance.

C'est sur cette bienveillance qu'il faut compter pour être capable, non seulement d'observer, mais aussi de rencontrer l'autre : écouter, échanger, accueillir, voilà ce qui réalise cette rencontre. Il faut apprendre à respecter des manières de vivre, qui parfois nous semblent vécues comme une violence faite à nos valeurs. Mais restons bienveillants et comprenons ces autres façons de concevoir la place de l'être humain dans la société.

Prenons comme exemple la place de la femme dans les pays musulmans, et plus particulièrement en Indonésie, que je connais bien pour y avoir vécu plusieurs années.
Le peuple indonésien, bien avant les peuples occidentaux, ont élu au pouvoir suprême, des femmes. Sans parler du pouvoir économique des femmes dans la gestion d'importantes sociétés commerciales. Il est donc prudent d'enquêter sur ces Nations, avant de jeter un quelconque anathème sur leur mode de vie.

Je disais que seule une lecture instruite permettait de faire fructifier l'expérience du voyage. Mais comme pour Kant, si une expérience seule, reste aveugle, une culture exclusivement académique reste vide. Il faut marier les deux approches. D'un côté les concepts, de l'autre les expériences. C'est ce que Edward Saïd dans son analyse de « l'Orientalisme » fait remarquer à propos des savantes analyses, que des intellectuels comme Ernest Renan ont plaqué sur l'Orient, sans expérience vécue. D'où sa critique

pertinente à propos des jugements d'Ernest Renan ; jugements erronés et notoirement racistes.

C'est la raison pour laquelle, dit Michel Onfray il faut préparer son voyage par une étude la plus approfondie possible, car comme il le dit : « le vide du voyageur fabrique la vacuité du voyage ». Que dire de ces touristes qui ne sont même pas foutus d'indiquer sur une carte le pays et les endroits qu'ils vont visiter ? Michel Onfray recommande en premier lieu l'étude de l'Atlas, bible du voyageur. Les connaissances géographiques, même élémentaires (géographie physique et humaine) me semblent indispensables. Il s'agit selon lui « de se laisser imbiber par le paysage, puis par une volonté de comprendre, d'en voir les agencements, avant le départ vers les contrés ludiques ». Mais ce n'est pas tout, il manque aussi la lecture de la littérature du pays visité. Un voyage en Orient (au Moyen-Orient) serait-il pensable sans la lecture du livre fantasque et merveilleux de Nerval, son « Voyage en Orient », ou avec celui de Flaubert ? Nous pouvons évidemment lire les auteurs contemporains. Les exemples ne manquent pas : le livre de Canetti, « Les voix de Marrakech », Les romans de Pramoedya pour l'Indonésie, Mohamed Dib, Mouloud Feraoun pour l'Afrique du nord, Naguib Mahfouz pour l'Egypte, Maryse Condé ou Hampâté Bâ pour le Mali, Faulkner, Raymond Carver, Paul Auster ou Philippe Roth pour l'Amérique du Nord… (Sans compter toute la bonne littérature de voyage), et bien d'autres encore, qui, je l'ai remarqué sont indiqués même dans un guide de voyage comme « Le Routard » (d'un certain point de vue, « Le Routard » ce n'est pas si mal, mais ce n'est pas suffisant).

Notez que le voyage peut aussi se prolonger au retour par d'autres lectures ; voir une reprise de ses notes et de ses photos ; J'y inclus des notes concernant la cuisine, avec parfois le désir de refaire des recettes appréciées en voyage.

Toutefois ces connaissances préparatoires ne doivent pas « congeler » notre sensibilité, nos désirs d'Ailleurs, mais doivent laisser libres les sensations qui vont venir. Peut-être faut-il comprendre par cette vision poético-géographique que propose Michel Onfray, pour préparer les voyages, est une vision esthétique, et comme il le dit : « se laisser imbiber par le paysage », une tentative de se laisser prendre par la perception aiguë et immédiate de cette diversité exotique. Comme s'il s'agissait de concevoir, non pas par une possession intellectuelle, comme si l'on pouvait étreindre, ou posséder ce hors soi-même que représente cet ailleurs, mais par une sensation d'exotisme. Edouard Glissant rappelle dans le même ordre d'idée, que pour nourrir sa prétention à l'universel, la culture occidentale a fait de l'Autre sa tentation, une matière à sublimer par une possession intellectuelle.

A propos de cette sensation d'exotisme, précisons son sens chez un grand voyageur et un plus grand écrivain encore : Segalen (« René Leys ») ; L' « Exotisme » dit-il, c'est un concept qui n'a rien à voir avec les clichés : le cocotier et le chameau (les formes faciles d'exotisme). En fait il s'agit d'une « sensation du divers », c'est-à-dire d'une altérité radicale, qu'il faut tenter de comprendre, mais pas de comparer, comme le fait le mauvais touriste, mais de la ressentir, par une exaltation du sentir ou de la sensation.

L'on peut peut-être aussi voir dans cette « esthétique du divers », dans cet « exotisme », un éloge de l'altérité radicale qui est tout le contraire de cette vision européenne et coloniale d'assimilation (et l'on sait ce que devinrent toutes ces politiques

coloniales d'assimilation !) Ne jamais comparer ! Comparer c'est déjà vouloir assimiler ce divers qui nous est donné. En somme, le monde doit conserver sa puissance de transformation, il doit opérer une rupture subversive et c'est cela qui fait que le voyage est une expérience significative, une épreuve, qui doit être selon le mot de Baudrillard, une « exorbitation ».Exorbitation qui brise ce monde fermé sur lui-même, brisant aussi la vision plate qui est celle du tourisme.

Adresse à la jeune génération :

- « La vraie vie est ailleurs » (Rimbaud « Une saison en enfer »).
- Toute formation, intellectuelle ou professionnelle, doit être poursuivie par un long séjour à l'étranger, pour « désapprendre, ce que naïf, soumis, tu t'es laissé mettre dans la tête -innocent !- sans songer aux conséquences ». Henri Michaud
- Pour réussir sa vie point de Rolex, mais une boussole.
- Fuyez ce sentiment identitaire au relent nationaliste !
- Le voyage favorise l'émergence d'une pensée métisse,pensée qui est notre avenir. (Edouard Glissant « Le Tout Monde »)
- Refusez tout essentialisme : les Français, les blancs, les noirs, les juifs, les arabes…Contre le retour de l'essentialisme , voyagez !
- Le monde vous appartient, non pas sur « face book », mais sur « la route » !
- « Homme libre toujours tu chériras la route. Elle dynamise la « plante humaine », et canalise notre bougeotte. Elle prévient l'ankylose autant que l'errance gratuite » Régis Debray.
- Mieux vaut voyager seul que de tomber dans les pièges du tourisme de masse !
- Voyagez pour dessiller votre regard, aviver votre perception.
- Le voyage est la métaphore de la vie : se mettre en route vaut davantage que d'aller quelque part !
- Dans le voyage œuvrent, la liberté d'exister, la liberté de penser, un exercice de l'éprouver, et du connaître.
- Goûtez la liberté de n'être plus rien, c'est-à-dire d'être tout ce que tu peux réellement être, un autre que la fonction sociale !
- Ouvrez votre voie, ouvrez un nouvel espace pour l'esprit ! Emplissez-vous du monde !
- Voyager, c'est s'interroger sur le monde, c'est mettre le monde en intrigue. Voir ce n'est rien d'autre, que construire un rapport critique au monde.

CONCLUSION

Cette expérience du voyage qui intègre, en même temps qu'elle découvre le monde, la singularité d'une existence vécue, est une véritable philosophie appliquée, que nous allons maintenant voir à l'œuvre dans cette passion des voyages de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre.

C'est donc en guise de conclusion, que je vais vous faire part en quelques points, de ces expériences philosophiques que constituent les voyages de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre. Ce sont donc de véritables expériences existentialistes, puisqu'elles conjuguent à la fois une connaissance rationnelle du monde et une exploration de la conscience vécue et éclatée dans cet « exotisme du divers » (pour reprendre cette notion de Segalen).

Si l'on reprend la thèse principale de l'existentialisme, à savoir que l'existence c'est ce qui reste à vivre, à choisir, à vouloir, alors les voyages constituent un arrachement idéal hors du carcan des situations sociales. Simone de Beauvoir, la « jeune fille rangée », s'est projetée hors de son milieu familial par des voyages, parfois des petits voyages en France (avec des randonnées impressionnantes de difficultés et d'impréparations !) et d'autres, on le sait, tout autour du monde. Le Castor s'est façonné en grande partie par des explorations exaltées de cette diversité du monde, et à commencer par la nature dont elle parle avec tant de bonheur, dans « La Force des choses », dans « la Force de l'âge » ou dans « Tout compte fait ».

Commençons par un texte de Simone de Beauvoir extrait de « Tout compte fait » p. 291 :

« Un voyage, c'est (…) une aventure personnelle : un changement vécu dans mes rapports au monde, à l'espace et au temps. Elle commence souvent dans l'égarement : la nouveauté des lieux et des visages m'affole et je suis débordé par la quantité de désirs qui m'habitent et que j'ai hâte d'assouvir. J'aime cette confusion. J'ai des amis que le premier contact avec une ville inconnue jette dans l'anxiété ; moi j'en éprouve un sentiment d'exaltation. Grâce à mon habituel optimisme, je suis convaincue que je réussirai bientôt à dominer cette réalité qui me submerge. Son foisonnement m'arrache à moi-même et me donne une illusion d'infini : pendant un moment s'abolit la conscience que j'ai de mes limites et celle des choses. C'est pourquoi ces instants me sont si précieux. »

<u>Commentaire de ce texte :</u>

- A propos d'un voyage en Espagne de Beauvoir écrit dans « La force de l'âge » : « A quoi bon voyager ? on ne se quitte jamais m'a dit quelqu'un. Je me quittais ; je ne devenais pas une autre, mais je disparaissais (…) Ces trêves où soudain le temps

s'arrête, où *l'existence se confond avec la plénitude immobile des choses* : quel repos ! quelle récompense ! »

- Il y a dans cette remarque un point de vue philosophique propre à l'existentialisme, qui saisit la conscience comme pure intentionnalité, c'est-à-dire comme une simple visée des choses et du monde ; une conscience qui n'est pas intériorité mais pure extériorité (« jetée au monde, là-bas vers ce qui n'est pas elle » dira Sartre). Le voyage nous permet donc de se décentrer, ou de se dégager de cet enfermement du moi, pour s'ouvrir au monde. C'est dans l'attitude du voyage que la conscience devient monde, qu'elle s'identifie au monde (Edgar Morin parlera de « cosmomorphisme »). C'est un peu la même expérience que dans l'émotion esthétique, où l'on reste muet devant la beauté. Toujours dans le même texte, le Castor dira qu'ils étaient frappés de mutisme devant les temples grecs.
- « J'aime cette confusion » dit-elle, non pas au sens d'une erreur, mais au sens d'une fusion. Car enfin, il ne suffit pas de voir, il faut intégrer ce qui est vu à la singularité de notre propre existence.
- Il est vrai que cette intégration de l'expérience du voyage dans le cadre de l'expérience de notre vie, ne se fait pas d'emblée. En effet, de Beauvoir est un écrivain et cette intégration passe par l'écriture. Certes de Beauvoir reste frappée de mutisme devant les temples grecs, mais elle sait mettre des mots sur cette expérience, et qui devient riche grâce à la littérature. Gilles Lapouge, écrivain et voyageur, dira : « C'est parce qu'il est indicible que le voyage est littérature ». Sans avoir le talent ni le projet d'un écrivain, c'est intéressant de cristalliser ses souvenirs, en reprenant ses notes, en triant ses photos. Comme l'écrit Michel Onfray : « Retracer un périple réitère le périple ». C'est aussi dans « chemins d'écriture » que Jacques Lacarrière fait se joindre les deux chemins que furent les voyages et l'écriture. On se souvient de ce petit texte de Nietzsche qui pensait le suprême degré du voyageur en disant : « Il y a quelques personnes d'énergie supérieure qui doivent nécessairement, après l'avoir vécu et assimilé, revivre pour finir tout ce qu'elle ont vu en le projetant au dehors, en actes et en œuvres, dés qu'elles sont revenues chez elles ».
- Pour revenir à de Beauvoir, je pense aussi à son compagnon, Sartre, qui lui aussi a fait du voyage un moment essentiel dans la construction de sa pensée. Le voyage est conçu par lui comme une dialectique entre découverte, étude, enquête (les études sur Husserl à Berlin, Les reportages aux USA, en URSS, ou à Cuba, les découvertes au Japon, au Brésil…). Il faut ajouter, pour Sartre comme pour de Beauvoir, leur volonté de témoigner à tous les hommes ce qu'ils vivaient, ce qu'ils comprenaient dans leurs voyages (ce qui fut le cas particulièrement dans les voyages « officiels »). En fait ce qui intéressait Sartre c'est bien cet universel singulier tel qu'il s'élaborait dans l'Histoire, comme dans ce reportage enthousiaste qu'il fit à Cuba en 1960, intitulé « Ouragan sur le sucre ». Mais on peut aussi être surpris par la lecture d'un texte intitulé : « La reine Albemarle ou le dernier touriste ». Texte étrange sur les pérégrinations d'un personnage (Sartre lui-même), un touriste, seul en Italie, à Rome, à Naples et à Venise. Il y a des pages remarquables dans ce texte inachevé, où se mêlent des impressions parfois fascinées par l'Italie qu'il a beaucoup fréquentée, avec des remarques subtiles sur l'architecture ou la peinture. Mais ce sont des remarques jamais complètement distantes de cette expérience existentielle, qui peut faire penser à celle de Roquentin dans « La nausée », avec en plus un regard comme

hypnotisé, et que je dirais « bachelardien », sur les éléments qui composent ces villes, comme celle de Venise, une ville faite d'eau, de terre, d'air, et de pourriture, exprimant fortement son rapport à la beauté et à la mort.
Quelques passages :

« Venise est velours gris. Gris le ciel, humide, aqueux, gris verte l'eau (…) Le sol de Venise est de pierre, mais on imagine le sable et l'eau en dessous et on le sent trembler.(…) Contenue, emmurée, canalisée, souillée de déchets, on dirait des égouts éventrés, elle pue.(…) Donc, ciel nuageux, très léger voile bouclé, par moment un ciel pâle paraît entre les boucles. L'humidité dans l'air, au ciel. Douce humidité glissante comme de l'huile, fraîcheur, fond de l'air tiède.(…) L'eau à Venise n'est pas de l'eau, c'est cent choses à la fois, c'est le désordre pur enserré entre l'ordre, c'est le doux glissement du néant entre les falaises de l'Etre ».

Cependant je clôturerai ce long voyage philosophique avec vous, non pas avec un philosophe, mais avec Charles Baudelaire et son beau poème intitulé « Le voyage ». Permettez-moi de vous en lire quelques vers :

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !
……

Etonnants voyageurs ! Quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Bibliographie :

- Homère : « Odyssée ».
- Platon : « République » (L.10).
- Montaigne : « Essais », « Journal de voyage en Italie ».
- Descartes : « Discours de la Méthode ».
- Rousseau : « Discours sur l'origine de l'inégalité », « Les Confessions », « Les Rêveries », « Emile »
- Kant : « Idée d'une Histoire universelle au point de vue cosmopolitique ».
- Diderot : « Suppléments au voyage de Bougainville ».
- Montesquieu : « Voyages ».
- Victor Hugo : « Préface des Orientales ».
- Chateaubriand : « L'itinéraire de Paris à Jérusalem ».
- Flaubert : « Voyage en Orient ».
- Gérard de Nerval : « Voyage en Orient ».
- Rimbaud : « Illuminations » ; « Une saison en enfer » ; « Lettres d'Abyssinie ».
- Baudelaire : « Les Fleurs du Mal » (« Le Voyage »).
- Théophile Gautier : « Voyage en Espagne ».
- Victor Segalen : « Essais sur l'exotisme ». « Equipée voyage au pays du réel ».
- Henri Michaux : « Ecuador », « Un barbare en Asie ».
- L.F.Céline : « Voyage au bout de la nuit ».
- Claude Lévi-Strauss : « Tristes Tropiques », « Le regard éloigné ». « Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme ».
- Edouard Saïd : « L'orientalisme ».
- Valensi : « Eloge de l'Orient, éloge de l'orientalisme- Anquetil-Duperron-).
- Marc Augé : « le sens des autres » ; « L'impossible voyage ».
- Rodolphe Christin : « L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique ».
- Jean-Didier Urbain : « L'idiot du voyage ».
- Jean-Luc Coatalem : « La consolation des voyages ».

- Bruce Chatwin : « Le Chant des pistes ».
- Jacques Lacarrière : « Chemin faisant », « L'été grec », « Chemins d'écriture », « En cheminant avec Hérodote ».
- J M Clézio : « Le rêve mexicain », « Révolutions ».
- Che Guevara : « Voyage à motocyclette ».
- Nicolas Bouvier : « L'usage du monde ».
- Ella Maillart : « Oasis interdites ».
- Christian Delacampagne : « Toute la terre m'appartient ».
- Jacques Derrida : « Le droit à la philosophie du point de vue Cosmopolitique » ; « Voyager avec Derrida ».
- Michel Serres : « Jouvences sur jules verne » ; « Savants, philosophes qui font le tour du monde ».
- Simone de Beauvoir : « La force de l'âge » ; « Tout compte fait » ; « Voyager avec Simone de Beauvoir ».
- Michel Le Bris : « L'homme aux semelles de vent » ; « Le grand dehors ».
- Michel Onfray : « Théorie du voyage ».
- Frédéric Gros : « Marcher : une philosophie ».
- Lucien Guirlinger : « Voyages des philosophes et philosophie du voyage ».
- Revue « Philosophie » n°3 dossier : les voyages philosophiques.